

ELEMENTS POUR UNE APPREHENSION CLINIQUE DE LA PSYCHOSE ORDINAIRE.

**PROFESSEUR JEAN-CLAUDE MALEVAL
(RENNES)**

Séminaire de la Découverte Freudienne
18-19 janvier 2003

Résumé: Le discernement de la structure constitue un des enjeux majeurs des entretiens préliminaires, sachant qu'il conditionne de manière décisive la conduite de la cure. Or les analystes sont aujourd'hui confrontés à des demandes accrues émanant de sujets pour lesquels se pose la question d'un fonctionnement psychotique, et qui pourtant ne sont ni délirants, ni hallucinés, ni mélancoliques. La clinique discrète de la forclusion du Nom-du-Père s'avère d'une grande diversité. On en dégagera quelques aspects en rapport avec la spécificité de la défaillance du nouage de la structure subjective : indices de la non-extraction de l'objet ; défaillances ténues du capitonnage, prévalences des identifications imaginaires.

"La psychose, c'est ce devant quoi un analyste ne doit reculer en aucun cas"¹, même si cette affirmation de Lacan exprime plus une exigence didactique qu'un conseil technique, il n'en reste pas moins que selon lui la cure analytique n'a pas à connaître de contre-indication diagnostique. Ce sont les caractéristiques de la demande du patient qui décident de l'engagement d'une analyse ou de son refus. Cependant le discernement de la structure du sujet conditionne de manière décisive la conduite de la cure. La confiance naïve dans "l'hystérisation du psychotique" n'est plus recevable: on sait maintenant que les interventions propres à tempérer la jouissance débridée doivent être nettement distinguées de celles orientées vers l'analyse du refoulé.

Si le sujet demandeur a déjà fait des épisodes nettement psychotiques, ou s'il se présente dans l'actuel comme psychosé, l'identification de sa structure, lors des entretiens préliminaires, ne pose pas de problème majeur - à la condition de ne pas confondre psychose et hystérie crépusculaire². La difficulté naît pour l'analyste quand il est confronté à des demandes de la part de sujets qui ne possèdent aucun passé psychiatrique, qui ne sont ni délirants, ni hallucinés, ni mélancoliques, et pour lesquels, malgré tout, se pose la question d'un fonctionnement psychotique. Or cette situation se présente aujourd'hui avec une fréquence accrue. Pourtant, jusqu'à la fin des années 90, les travaux restèrent rares concernant la psychose non-déclenchée, Anne-Lyse Stevens ne recense guère qu'une quinzaine d'articles sur ce sujet en 1996³. Parmi les difficultés majeures posées par la pratique analytique, il s'agit sans doute de l'une qui furent les moins étudiées avant que l'introduction du concept de psychose ordinaire en 1998 ne vienne soudain focaliser l'attention sur cette clinique.

Il est vrai que son examen s'est longtemps heurté à la thèse largement répandue, en particulier par les kleinien, selon laquelle la psychose constitue une virtualité inhérente à tout être humain. En fait l'appréhension de sa spécificité est un problème qui ne pouvait guère venir à se formuler avant le milieu des années 50: son étude requiert d'abord que la notion de structure psychotique trouve sa consistance, et cela ne s'opère qu'avec la construction du concept de forclusion du Nom-du-Père, après quoi seulement surgissent des questions concernant des modes de compensation et de suppléance. Cependant, leur étude fut longtemps délaissée. A titre d'exemple, les indications réitérées de Lacan sur l'intérêt de la clinique d'Hélène Deutsch concernant les personnalités "comme si" n'ont quasiment pas retenues l'attention. Les travaux modernes les insèrent volontiers dans le fourre-tout des "borderlines" sans y discerner une contribution d'importance aux modes de compensation de la structure psychotique. Sans doute fallait-il que soit dépassée la subordination de l'imaginaire au symbolique dans l'enseignement de Lacan pour que s'ouvre pleinement un nouveau champ d'étude sur les possibilités de pallier la forclusion du Nom-du-Père. D'ailleurs lui-même n'en donne l'exemple que tardivement, après avoir dégagé l'importance équivalente de chacune des dimensions du nœud borroméen, quand il s'attarde sur l'ego de Joyce dans l'un de ses derniers séminaires.

¹ Lacan J. Ouverture de la section clinique? in *Ornicar?* Revue du champ freudien, Avril 1977, 9, p. 12.

² Maleval J-C. Les hystéries crépusculaires. *Confrontations psychiatriques*, 18^{ème} année, 1985, 25, pp. 63-97.

³ Lysy-Stevens A. Ce qu'on appelle des « psychoses non déclenchées ». *Les feuillets du Courtil*, juin 1996, 12, pp. 105-11.

Phénomènes élémentaires et pré-psychose.

D'autre part, les recherches sur la structure psychotique se sont longtemps confondues avec l'étude des phénomènes élémentaires. Un passage souvent cité du séminaire III semble inciter à corréler étroitement les uns avec les autres. "Les phénomènes élémentaires, note-t-il le 23 novembre 1955, ne sont pas plus élémentaires que ce qui est sous-jacent à l'ensemble de la construction du délire. Ils sont élémentaires comme l'est, par rapport à une plante, la feuille où se verra un certain détail de la façon dont s'imbriquent et s'insèrent les nervures - il y a quelque chose de commun à toute la plante qui se reproduit dans certaines des formes qui composent sa totalité. De même, des structures analogues se retrouvent au niveau de la composition, de la motivation, de la thématization du délire, et au niveau du phénomène élémentaire. Autrement dit, c'est toujours la même force structurante, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui est à l'œuvre dans le délire, qu'on le considère dans une de ses parties ou dans sa totalité. L'important du phénomène élémentaire n'est donc pas d'être un noyau initial, un point parasitaire, comme s'exprimait Clérambault, à l'intérieur de la personnalité, autour duquel se ferait une construction, une réaction fibreuse destinée à l'enkyster en l'enveloppant, et en même temps à l'intégrer, c'est-à-dire à l'expliquer, comme on dit souvent." Lacan s'oppose nettement à la thèse selon laquelle la genèse des phénomènes d'automatisme mental, située en un processus cérébral irritatif, serait en rupture complète avec celle des élaborations délirantes, dues à la faculté raisonnante. Il récuse la notion de dissociation du socle et de la statue selon l'image employée par son maître. "Le délire n'est pas déduit, ajoute-il, il en reproduit la même force constituante, il est, lui aussi, un phénomène élémentaire. C'est dire que la notion d'élément n'est pas à prendre autrement que pour celle de structure, structure différenciée, irréductible à autre chose qu'à elle-même."⁴ Il promet ainsi une unification causale des troubles psychotiques rapportés à une structure spécifique. On peut en déduire que la clinique de la psychose ordinaire participe de la même structure, et qu'elle ne doit différer de la psychose clinique que par la discrétion de ses manifestations et par ses modes originaux de stabilisation.

Le concept de phénomène élémentaire possède une acception, certes extensive, mais précise, qui l'insère dans la structure psychotique. Lacan rappelle que cette conception de 1955 s'inscrit dans la droite ligne de celle développée en 1932 dans sa Thèse. Afin de différencier sa doctrine de celle de Clérambault, il utilisait déjà la même image: "l'identité structurale frappante, écrivait-il, entre les phénomènes élémentaires du délire et son organisation générale impose la référence analogique au type de morphogenèse matérialisé par la plante"⁵. Entre-temps la structure de la personnalité est devenue structure de l'inconscient, mais il s'agit toujours de s'opposer à la conception mécaniciste ou à la doctrine des constitutions, en soulignant que les phénomènes élémentaires ne sont pas le fruit d'une déduction raisonnante. Lacan précise dans sa Thèse les variétés cliniques de ceux-ci: hallucinations,

⁴ Lacan J. Les psychoses. Le séminaire III. Seuil. Paris. 1981, p. 28.

⁵ Lacan J. De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité. [1932]. Seuil. Paris. 1975, p. 297.

interprétations, illusions de la mémoire, troubles de la perception, postulats passionnels, et états oniroïdes. Pour la plupart ils apparaissent d'emblée chargés de "signification personnelle"⁶. Or cette dernière témoigne d'une rupture de continuité avec les pensées antérieures du sujet: une certitude s'impose à lui selon laquelle il est visé par une signification dont le sens lui est profondément énigmatique. Sauvagnat a montré l'ancrage de cette approche dans le courant anti-kraepelinien de la psychiatrie allemande (Neisser, Marguliès) qui considérait que l'on pouvait mettre en évidence au début d'une paranoïa une signification personnelle (*Krankhafte Eigenbeziehung*⁷) préalable à toute construction délirante. La notion jaspersienne "d'expérience délirante primaire", celle de "moments féconds" (K. Schneider), voire celle "d'interprétations frustrées" de Meyerson et Quercy réfèrent à des intuitions du même ordre⁸. Le phénomène élémentaire est fermé à toute composition dialectique parce qu'il se présente sur un fond de vide absolu auquel la carence de la fonction paternelle ne permet pas de parer. Dans la psychiatrie classique, il est intimement lié à la révélation de cette carence, par conséquent au déclenchement de la psychose, néanmoins la plupart des cliniciens s'accordent à considérer qu'il peut subsister parfois longtemps sans donner naissance à un délire ni à une psychose déclarée.

Il est notable que les concepts de pré-psychose et de phénomène élémentaire, présents dans le séminaire III, disparaissent dès la *Question préliminaire*, pour ne plus jamais réapparaître dans l'enseignement de Lacan. Le terme de pré-psychose suggère qu'il y aurait au sein de la structure psychotique un dynamisme qui tendrait vers la psychose déclarée. Or il n'est pas douteux qu'il existe des suppléances permettant d'éviter la survenue de celle-ci parfois pendant toute une existence: si Schreber était décédé avant 42 ans, en n'ayant souffert jusque-là que de quelques troubles hypocondriaques, qui aurait songé à évoquer la psychose le concernant? Le dégagement de la structure psychotique en référence à la forclusion du Nom-du-Père implique d'emblée l'existence de possibilités d'y parer. Dès lors on conçoit aisément que la pré-psychose soit un concept qui tombe en désuétude. En revanche, on constate avec plus d'étonnement l'effacement du terme de phénomène élémentaire. En fait de la Thèse au séminaire III il faut noter qu'il a subi une extension qui lui fait inclure en 1955 le délire lui-même. Dès lors que ce dernier doit être considéré comme un phénomène élémentaire, et même au fond comme le plus caractéristique, puisque révélant mieux que tout autre la structure, on conçoit que le concept tende à perdre sa spécificité. Il se dissout dans l'ensemble des manifestations cliniques de la psychose. Les études sur le phénomène élémentaire des classiques, celui de la Thèse, presque toujours caractérisé par une expérience de signification personnelle, se fondent dans celles sur le déclenchement de la psychose et dans celles sur l'émergence du délire. H. Wachsberger fait la même constatation

⁶ Lacan J. Exposé général de nos travaux scientifiques. [1933], in *De la psychose paranoïaque*, o. c., p. 400.

⁷ Ce sont Sérieux et Capgras, dans leur ouvrage sur "Les folies raisonnantes" qui ont traduit "krankhafte eigenbeziehung" par "signification personnelle". L'expression allemande désigne en fait l'auto-référence délirante; néanmoins, la plupart des auteurs admettent que cette auto-référence est un effet de signification. (Sauvagnat F. Histoire des phénomènes élémentaires. A propos de la signification personnelle. *Ornicar? Revue du champ freudien*. 1988, 44, pp. 19-27.).

⁸ Sauvagnat F. Vaisserman A. Phénomènes élémentaires psychotiques et manœuvres thérapeutiques, *Revue Française de Psychiatrie*, 1991.

quand il soutient la thèse selon laquelle le phénomène élémentaire, dans l'enseignement de Lacan, "sera finalement délaissé au profit de l'expérience énigmatique"⁹.

Malgré cette désaffection, il s'avère que le concept perdure dans le champ freudien. Il le fait sous une forme originale, qui n'est pas celle de la psychiatrie classique, dans laquelle il est fortement corrélé à la clinique du déclenchement de la psychose, et qui n'est pas non plus l'acception extensive que lui donne Lacan en 1955. Jusqu'à la fin des années 90, le phénomène élémentaire est référé pour l'essentiel aux manifestations cliniques qui traduisent l'isolement d'un signifiant par rapport à la chaîne. Ces S1 coupés du S2 sont en attente de significations, de sorte qu'ils se présentent sous un aspect énigmatique qui suscite la perplexité du sujet. Dans la *Question préliminaire* Lacan évoquait cette clinique quand il faisait mention de "chaîne brisée". La fortune étonnante connue par la notion de phénomène élémentaire pendant cette période résulte probablement d'une attente inhérente à l'approche structurale: elle implique l'existence de manifestations discrètes de la forclusion du Nom-du-Père, indépendantes de la psychose clinique, qu'il faut pouvoir nommer.

Cependant, depuis la fin des années 90, un nouveau concept, recoupant pour une part la clinique des phénomènes élémentaires, fait son entrée dans la théorie psychanalytique, celui de débranchement. Jacques-Alain Miller l'introduit en 1997 « moins comme un concept que comme une expression bien tournée »¹⁰ à propos d'une observation clinique, rapportée par Deffieux, semblant faire état de la présence d'une métaphore délirante en l'absence de déclenchement.¹¹ Il apparaît alors comme synonyme de « pseudo-déclenchement » ou de « néo-déclenchement ». Laurent poursuit l'idée en soulignant que « la clinique du débranchement de l'Autre ne va pas sans la clinique de la production de la pulsion »¹² Deux ans plus tard, Castanet et De Georges, intitulent leur rapport « Branchements, débranchements, rebranchements ». L'intérêt du concept de débranchement par rapport à l'Autre leur paraît résider dans l'éclairage rétrospectif qu'il permet d'opérer sur l'élément qui faisait « branchement » pour le sujet, de sorte qu'il ouvre sur la possibilité de diriger la cure dans le sens d'un éventuel « rebranchement »¹³. A l'encontre du phénomène élémentaire, issu de la clinique psychiatrique, le débranchement s'avère être un concept généré par le discours psychanalytique. La tentation est grande de l'insérer dans une clinique des nœuds est d'en faire un synonyme de dénouage de l'un des éléments de la structure du sujet. Le risque serait qu'il se substitue ainsi au phénomène élémentaire et que nous disposions de deux termes pour nommer des cliniques très similaires. Cependant, Jacques-Alain Miller ne les confond pas. Lors même qu'il introduit le « débranchement »,

⁹ Wachsberger H. Du phénomène élémentaire à l'expérience énigmatique. La Cause freudienne. Revue de psychanalyse, 1993, 23, p. 14.

¹⁰ Miller J-A. Ouverture, in La conversation d'Arcachon. Cas rares : les inclassables de la clinique. Agalma. Le Seuil. 1997, p. 163.

¹¹ Deffieux J-P. Un cas pas si rare, in La conversation d'Arcachon, o.c., pp. 11-19.

¹² Laurent E. L'appareil du symptôme, in in La conversation d'Arcachon, o.c., p. 185

¹³ Castanet H. De Georges P. Branchements, débranchements, rebranchements, in La psychose ordinaire. La Convention d'Antibes. Agalma-Le Seuil. 1999, p. 14.

il situe un laisser-tomber du corps comme « phénomène élémentaire »¹⁴. Or ce signe clinique, mis en exergue par Lacan concernant Joyce, le conduit à inférer une déconnexion de l'élément imaginaire de la structure du sujet, dont son rapport au langage porte la trace. Un tel phénomène élémentaire n'est donc pas corrélé à un débranchement à l'égard de l'Autre du langage. Cependant, nommer phénomène élémentaire un laisser-tomber du corps témoigne d'une extension du concept : il n'est plus seulement rapporté à la clinique de la « chaîne brisée », il tend plus largement à désigner les manifestations cliniques d'une clocherie dans le nouage RSI.

Le développement des études consacrées à la psychose ordinaire semble aujourd'hui induire une approche plus fine génératrice de concepts nouveaux. L'une des conséquences semble en être un élargissement de l'acception du concept de phénomène élémentaire, tout en précisant que la présence de celui-ci n'implique pas nécessairement déclenchement de la psychose ; tandis que le débranchement de l'Autre n'est pas une caractéristique de tous les phénomènes élémentaires.

L'approche de la psychose ordinaire ne saurait se confondre avec celle de la pré-psychose, ni avec celle de ce que Lacan nommait dans sa Thèse "les ébauches de troubles psychiques décelables dans les antécédents"¹⁵, car la psychose clinique n'est pas en germe dans la structure. Elle n'est qu'une possibilité qui s'actualisera éventuellement à l'occasion de mauvaises rencontres. L'identification de la structure psychotique hors-déclenchement n'est pas réductible au discernement de faits morbides initiaux.

Pour l'appréhender faudrait-il alors convoquer la "psychose blanche"? Il s'agit d'une notion ambiguë par laquelle Donnet et Green cherchent à décrire "une configuration clinique où se manifeste en germe la psychose"¹⁶. À partir de l'étude minutieuse d'un long entretien, recueilli à la suite d'une présentation de malade effectuée par l'un d'eux, ils s'efforcent de dégager la "structure matricielle" d'une potentialité psychotique qui s'actualise ou non ultérieurement. À se priver d'une référence à la forclusion du Nom-du-Père, tout en essayant d'en intégrer certaines données, ils se trouvent écartelés entre deux thèses incompatibles, à l'égard desquelles ils évitent de choisir: celle, kleinienne, du noyau psychotique, présent chez chacun, et celle, lacanienne, selon laquelle ne devient pas fou qui veut, une structure spécifique y étant nécessaire. Ils soutiennent à la fois que la psychose se fonde sur un "appareil de pensée atteint dans son intégrité" et que les "mécanismes psychotiques" œuvrent "en sous-main" chez les névrosés. Dans le même moment où ils opposent "structure névrotique" et "structure psychotique", ils sont contraints de gommer cette distinction en la référant à des types idéaux. Pour satisfaire à leur recherche de syncrétisme, ils doivent introduire les notions éminemment spéculatives "d'ombilic de la psychose" et de "noyau psychotisant". Ces procédés de patinage dialectique font sans cesse osciller la "psychose blanche" entre un syndrome et une structure. Ils ne réussissent pas à

¹⁴ Miller J-A. Ouverture, in La conversation d'Arcachon, o.c., p. 164.

¹⁵ Lacan J. De la psychose paranoïaque, o. c., p. 270.

¹⁶ Donnet J.L. Green A. L'enfant de Ça. Psychanalyse d'un entretien: la psychose blanche. Ed. Minuit. Paris. 1973.

détacher ce concept de configurations cliniques dans lesquelles la symptomatologie psychotique est déjà si présente que l'hospitalisation s'avère nécessaire. Malgré les efforts des auteurs, en dernière analyse, la "psychose blanche" ne décolle guère du regard psychiatrique. Elle pêche par les mêmes insuffisances que la pré-psychose: elle ne prend nullement en compte ce que la structure psychotique hors-déclenchement possède de plus spécifique, à savoir des modes de compensation et de suppléances.

La psychose froide est une notion qui cherche à appréhender le même domaine, celui des psychoses non délirantes, à partir d'une approche métapsychologique originale, très réticente à l'égard d'une référence structurale, fondée sur le modèle de l'anorexie mentale. Les auteurs soulignent l'importance d'une organisation de type pervers en cette forme de psychose, dont témoignerait une recherche constante du plaisir de l'insatisfaction¹⁷ et une relation fétichiste à l'objet¹⁸. En fait, il semble que ce concept ne soit guère parvenu à décoller du syndrome qui lui a donné naissance. Il est plus volontiers cité en référence à l'image qu'il suggère que pour contribuer à la métapsychologie touffue qui cherche à lui donner consistance. Pour dépasser cette supposée psychose, rien de bien nouveau : une névrose hystéro-phobique, des comportements obsessionnels, voire des comportements de type psychopathique. Une ouverture sur l'originalité des suppléances développées par les sujets psychotiques déborde les possibilités heuristiques du concept.

Une structure précocement identifiable.

Les tenants de la psychose blanche ou de la psychose froide sont des cliniciens portés à contester l'existence d'une permanence de la structure psychotique ou bien la possibilité de son discernement avant la psychose déclarée. Les deux exemples suivants suffiraient au contraire à montrer la pertinence de l'hypothèse structurale. L'un des plus célèbres fous littéraires français, Fulmen Cotton¹⁹, qui eut le malheureux privilège d'être examiné par les aliénistes les plus renommés de son temps, la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, aurait eu une "idée fixe" depuis le moment auquel il fit sa communion, à l'âge de huit ans, - celle de devenir Pape. Les signes patents de psychose ne seraient cependant apparus que vingt cinq ans plus tard²⁰. L'émergence précoce d'un appel pressant à la fonction paternelle ne suggère-t-elle pas avec force que la forclusion de celle-ci était déjà présente pour le premier communiant? Que l'un des thèmes de son délire ait été de vouloir être Pape à la place de Léon XIII semble le confirmer. Qui plus est ce fait n'est pas anecdotique. Sérieux et Capgras rapportent

¹⁷ Kestemberg E.- Kestemberg J.- Decobert S. La faim et le corps. P.U.F. Paris. 1972, p. 189.

¹⁸ Kestemberg E. La psychose froide. P.U.F. Paris. 2001. p. 83.

¹⁹ L'abbé Xavier Cotton signait ses oeuvres du prénom Fulmen, peut-être adopté, selon F. Hulak, "par analogie avec le fulmicoton (cordon détonnant) et en référence au mot latin tonnerre".

²⁰ Hulak F. Fulmen Cotton. D'un cas d'école à l'archéologie du sinthome, in La mesure des irréguliers. Symptôme et création, sous la direction de F. Hulak. Z'éditions. Nice. 1990, pp. 53-69.

en 1909 un cas semblable. L'enfance d'Arsène, notent-ils, ne présenta guère de particularités, si ce n'est que dans son village lui avait été donné un surnom, suite à une réponse mémorable faite à l'évêque lors de sa première communion à l'âge de neuf ans: "Que veux-tu faire plus tard? lui demanda le prêtre. - Monseigneur, je veux être Pape, répondit-il sans hésiter"²¹. Quinze ans plus tard il entendit des voix lui annoncer qu'il serait Pape. Il écrivit à Pie IX pour lui ordonner d'abdiquer en sa faveur. A la mort de celui-ci, il fit acte de candidature auprès du Concile. Bref, il développa un délire paranoïaque dont le thème majeur était déjà présent à sa pensée dès son enfance. A l'instar de Fulmen Cotton, Arsène témoigne donc très précocement d'une fascination pour une figure paternelle bien apte à suggérer dans l'imaginaire ce qui fait défaut dans le symbolique, à savoir la fonction paternelle forclosée.

La présence d'hallucinations passées sous silence par de jeunes enfants n'est pas rare. On conçoit dès lors que le non discernement de phénomènes élémentaires plus discrets ou plus méconnus soit d'une grande fréquence quand l'enfant ne présente pas trop de difficultés scolaires.

Les modes de compensation qui font la spécificité de la psychose ordinaire se discernent parfois eux aussi dès l'enfance du sujet. Le fonctionnement "comme si" de Mme T. fut remarqué très tôt par son père, bien avant qu'elle ne déclenche une psychose à l'âge adulte. "Depuis son enfance, témoigne-t-il, je me suis aperçu qu'elle était très influençable, le moindre contact, elle adhère très facilement [...] Je l'ai toujours vue selon le milieu, les camarades qu'elle avait et je sentais ça. J'ai dû veiller. Quand elle était en bon contact, alors elle était formidable, appréciée, mais quand elle était en mauvais contact... elle aurait pu partir sur le trottoir. Quand elle a un bon contact, elle a des possibilités, quand c'est des gens honnêtes... mais si c'est des tortillards, elle sera comme eux. Elle n'a pas un comportement unique. Elle a ça parce qu'elle n'a pas de direction personnelle. Elle est plutôt mythomane. Elle racontera des choses en les agrandissant, en les brochant. Elle suit le cours des gens qu'elle fréquente: quand elle était toute petite, à six ans, elle a eu à l'école une camarade plus grande, plus bête. Elle faisait comme elle: elle mettait la main dans la caisse, elle imitait. De parler avec elle, c'est pas suffisant: c'est la fréquentation" (il fait alors le geste de mettre ses deux mains [...] face à face, en miroir), et dit "elle suit comme ça l'autre. Avec son premier amour, elle était aussi menteuse, désaxée que lui. C'est-à-dire que parler avec elle, c'est pas assez, c'est l'image"²². Le syndrome dégagé par H. Deutsch dans les années 30, qu'elle discerna souvent dans les antécédents de schizophrènes, se trouve fort bien illustré par cette remarquable observation. Elle nous confirme de surcroît que le fonctionnement "comme si" est décelable de nombreuses années avant le déclenchement de la psychose - parfois même dès l'enfance.

Il n'est pas rare de constater par ailleurs que de nombreux psychosés font état dans leurs antécédents d'un attrait exceptionnel pour les jeux de la lettre (mots croisés, anagrammes, contrepéties, etc.). "Du temps où j'étais en bonne santé", signale Schreber, les questions d'étymologie "avaient déjà

²¹ Sérieux P. Capgras J. Les folies raisonnantes. Alcan. Paris. 1909. p. 124.

²² Czermak M. Sur quelques phénomènes élémentaires de la psychose, in Passions de l'objet. Etudes psychanalytiques des psychoses. Joseph Clims. Paris. 1986, p. 151.

infiniment captivé mon attention"²³. Or la caractéristique du phénomène élémentaire, nous venons de le rappeler, réside dans la jouissance exceptionnelle qui s'attache à certains éléments linguistiques déconnectés de la chaîne, ce qui est précisément le statut de la lettre.

De nombreux sujets psychotiques adultes, déclenchés ou non, rapportent avoir éprouvé dès leur enfance des phénomènes élémentaires. Il en est ainsi pour Pierre, un étudiant brillant, qui consulte pour des difficultés relationnelles, des troubles discrètement érotomaniaques, et pour une quête d'absolu dans le désir et dans la pensée. Il témoigne qu'enfant, il lui arrivait de perdre la spontanéité de la parole, ce dont il reste trace aujourd'hui dans une difficulté à s'exprimer, surtout à l'oral, moins à l'écrit. Indice sans doute de subites manifestations de la carence de la signification phallique. Qui plus est, en cours préparatoire et en cours élémentaire, il entendait des voix qui lui disaient de mourir, ce qui lui paraissait épouvantable, car il ne voulait vivre. Il craignait aussi d'être empoisonné ou de mourir de faim la nuit. Ces derniers phénomènes ont aujourd'hui disparu. Pierre n'en reste pas moins confronté à Autre menaçant à l'égard duquel il emploie diverses stratégies d'évitement pour le maintenir à distance. Elles sont compatibles avec la vie sociale d'un étudiant assez solitaire.

Bien que les témoignages de phénomènes élémentaires précoces soient nombreux, on peut les mettre en doute en soulignant qu'ils ont été recueillis à distance des phénomènes; mais des recherches faites sur les antécédents de psychotiques adultes, en s'appuyant sur des dossiers établis pendant leur enfance, confirment que pour la plupart ils présentèrent des troubles manifestes bien avant le déclenchement de la psychose clinique. On note en particulier la fréquence de troubles du langage et d'un comportement asocial et renfermé²⁴. La notion de structure est très étrangère au discours de la psychiatrie contemporaine, néanmoins ses observations convergent avec cette hypothèse quand, en s'appuyant sur le traitement statistique d'un matériel clinique, elle avance le concept de "vulnérabilité" du schizophrène²⁵. - au sens large de ce terme. Zubin entend par là qu'il existe chez certains sujets des prédispositions, volontiers supposées d'origine biologique, qui peuvent donner naissance à une schizophrénie quand elles sont activées par l'environnement, mais qui peuvent aussi bien rester latentes.

Quand les sujets "vulnérables" n'ont pas déclenché une psychose clinique, l'hypothèse structurale invite à considérer qu'ils sont en mesure de recourir à des processus leur permettant de compenser la forclusion du Nom-du-Père. Pourquoi alors viennent-ils parfois rencontrer l'analyste? L'expérience montre une grande diversité des demandes, les principales paraissent cependant être: pour un état dépressif, pour des inhibitions dans les études ou le travail, pour des troubles "psychosomatiques", pour devenir analyste, voire parce qu'on leur a dit de le faire. Il arrive par surcroît

²³ Schreber D. P. Mémoires d'un névropathe [1903] Seuil. Paris. 1975, p.191.

²⁴ Sperry J. Etude des manifestations prémorbides dans la schizophrénie. Psychiatrie de l'enfant, 1964, VII, 2, pp. 299-379.

²⁵ Zubin J. Spring B. Vulnerability. A new view of schizophrenia. J. Abnormal Psychol., 1977, 86, pp. 103-126

qu'ils se présentent en mettant en avant une symptomatologie d'apparence névrotique. Obsessions, phobies, et même conversions, ne sont pas incompatibles avec la structure psychotique. Lacan notait en 1956 que "rien ne ressemble autant à une symptomatologie névrotique qu'une symptomatologie prépsychotique"²⁶.

Il notait déjà l'existence de pare-psychose: l'un en s'accrochant à des "identifications purement conformistes"²⁷, l'autre en s'orientant sur une identification "par quoi le sujet a assumé le désir de la mère"²⁸. Il n'eut cependant pas l'occasion de développer ces rapides indications. Sa contribution majeure à l'étude de la psychose ordinaire n'apparaît dans son enseignement qu'une vingtaine d'années plus tard quand il consacre son séminaire à Joyce - dont l'écriture lui apparaît mettre en évidence l'essence du symptôme.

Le raboutage de l'ego.

L'écrivain irlandais développe selon lui une œuvre chargée de valoriser son nom pour faire "compensation de la carence paternelle"²⁹. Ce ne sont pas des notions issues de la symptomatologie psychiatrique qui l'incitent à faire l'hypothèse de la structure psychotique de l'artiste. Nulle référence par exemple à ce que l'on pourrait être tenté de nommer ses "traits paranoïaques": ses sentiments de persécution, son goût des procès, son caractère difficile. C'est essentiellement l'écriture de Joyce qui retient son attention. Toute l'œuvre de l'irlandais semble progresser avec méthode vers un des ouvrages majeurs de la littérature du XXème siècle, "Finnegans Wake", publié en 1939, auquel il travailla pendant dix-sept ans. En y créant une écriture qui, tour à tour ou simultanément, fait appel à une lecture alphabétique, épellative, idéographique, en utilisant des homophonies translinguistiques fondées sur dix-neuf langues différentes, son texte atteint une complexité propre à donner du travail aux universitaires pendant plusieurs siècles. Quand un audacieux se risque à une impossible traduction, on obtient par exemple: "(Il fait salement prétendant d'espincer la harbe jubalaire d'un second ouïteur vécu, Farelly la Flamme). L'histoire est connue. Eclef ta lanterne et mire le vieil ores neuf. Dbln. W.K.O.O. T'entends? Proche le mur du mausoliant. Fimfim fimfim. Gros fruit de fumeferrailles. Fumfum. Fumfum. C'est octophone qui ontophane. Chute. La lyre muthyque de Pireblé..."³⁰. Dans l'évolution de l'œuvre de Joyce, de ses premiers essais critiques jusqu'à Ulysse et Finnegans Wake, un certain rapport à la parole semble lui être de plus en plus imposé, au point, constate Lacan, qu'il finit

²⁶ Lacan J. Les psychoses, o. c., p. 216.

²⁷ Ibid., p. 231.

²⁸ Lacan J. D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose, in Ecrits. Seuil. Paris. 1966, p. 565.

²⁹ Lacan J. Le sinthome. Séminaire du 17 février 1976, in Ornicar? Revue du champ freudien. Hiver 1976-1977, 8, p.15.

³⁰ Joyce J. Mutt et Jute, in Finnegans Wake. Traduction André du Bouchet. Gallimard. Paris. 1962.

par dissoudre le langage en lui faisant subir une décomposition qui va jusqu'à porter atteinte à l'identité phonatoire³¹.

L'insistance de Joyce à méconnaître la psychose de sa fille pour la considérer comme une télépathe capable de l'informer miraculeusement et de lire les secrets des gens témoigne de la même intuition que son écriture: il semble avoir formé le soupçon que le langage n'est pas un donné, mais un acquis plaqué, imposé, parasitaire.

L'argumentation de Lacan prend appui de manière privilégiée sur un court épisode autobiographique, rapporté dans le *Portrait de l'artiste en jeune homme*, lors duquel Joyce relate avoir été battu par des élèves de sa classe, qui l'avaient attaché, acculé contre un grillage barbelé. Ils le frappèrent à coup de canne et à l'aide d'un gros trognon de chou. Or, après s'être dégagé, très vite, il sentit sa colère tomber, "aussi aisément, écrit-il, qu'un fruit se dépouille de sa peau tendre et mûre"³². Cette quasi-absence d'affect en réaction à la violence physique et cette mise à distance du corps qui semble lui-même se détacher comme une pelure retiennent l'attention. Or cet épisode n'est pas le seul en son genre. Quand Joyce relate que le héros du *Portrait* se fit battre par le Préfet des études, il écrit: "De les imaginer endolories [ses mains] et enflées soudain, il les plaignait, comme si elles n'étaient pas à lui, mais à quelqu'un d'autre dont il aurait eu pitié"³³. L'existence de Joyce confirme ces confidences littéraires: par négligence il laissa son œil droit se calcifier au-delà de toute possibilité de le sauver³⁴; tandis qu'il ne soigna guère l'ulcère qui fut à l'origine de sa mort prématurée³⁵. "La forme du laisser-tomber du rapport au corps propre, note Lacan, est tout à fait suspecte pour un analyste"³⁶. Nous avons rapporté plus haut que Deffieux décrit une clinique semblable chez un autre sujet psychotique³⁷. Elle se rencontre de surcroît avec une certaine fréquence chez les sujets sans domicile fixe. Dans un travail remarquable sur les clochards de Paris, Declerck constate que « la grande désocialisation constitue une solution équivalente (mais non identique) à la psychose ». Il a observé chez ces sujets d'impressionnants phénomènes de laisser-tomber du corps : fractures apparentes laissées en l'état pendant plusieurs jours, chaussettes portées plusieurs mois et dont l'élastique en vient à sectionner la jambe jusqu'à l'os, inclusion dans la peau du pied d'une chaussette qui n'avait pas été retirée depuis

³¹ Lacan J. Le sinthome. Séminaire du 17 février 1976, in *Ornicar? Revue du champ freudien*, Hiver 1976-1977, 8, P. 17.

³² Joyce J. *Portrait de l'artiste en jeune homme*, in *Oeuvres I. Traduction de L. Savitzky, révisée par J. Aubert*. Gallimard. Pléiade. Paris. 1982, p. 611.

³³ *Ibid.*, p. 580.

³⁴ Maddox B. Nora. Albin Michel. 1990, p. 362.

³⁵ *Ibid.*, p. 429.

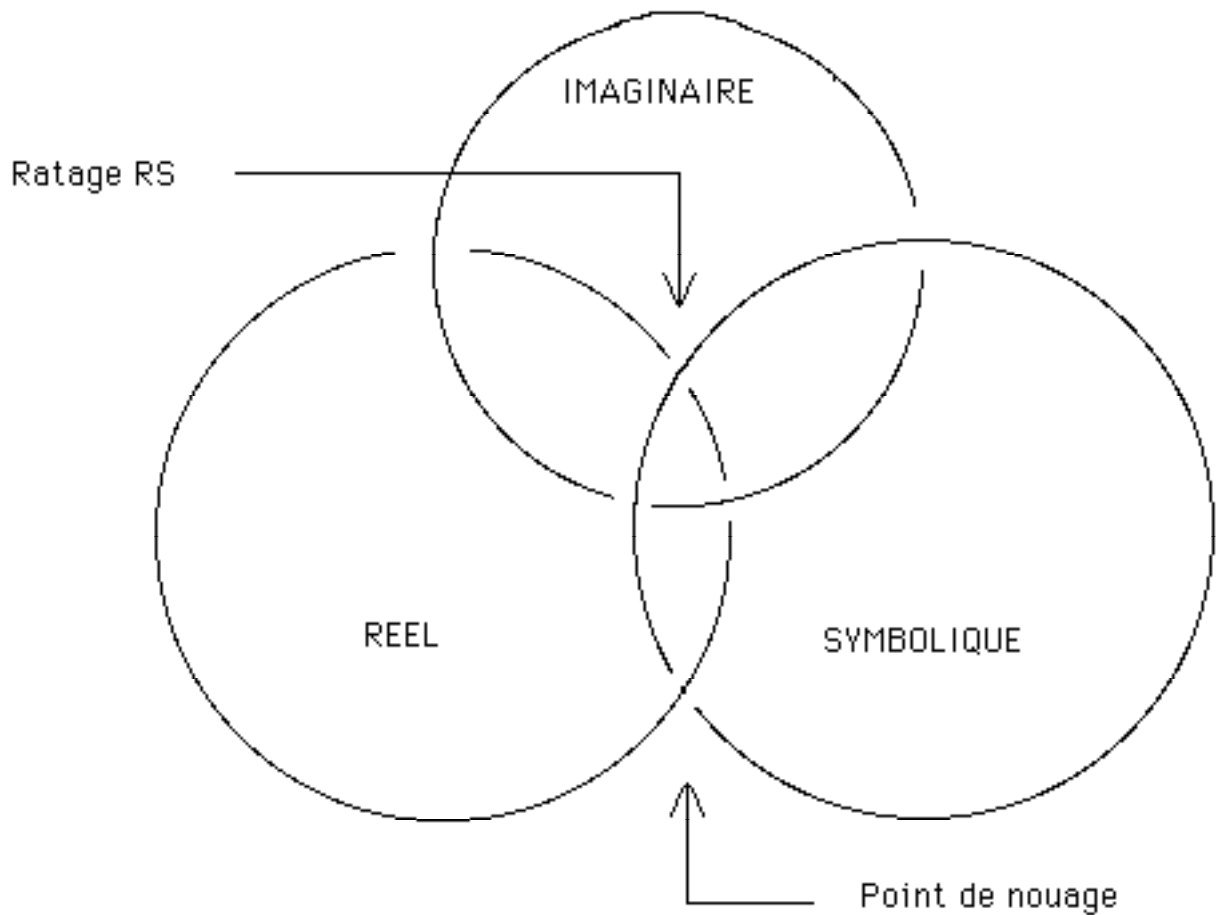
³⁶ Lacan J. Le sinthome. Séminaire du 11 mai 1976, in *Ornicar? Bulletin du champ freudien*, Septembre 1977, 11, p. 7.

³⁷ « C'était au printemps, il avait 8 ans et allait à un entraînement de natation ; un homme lui a proposé de l'emmener sur son vélo et B. a accepté sans hésiter ; cet homme l'a amené dans les bois, l'a frappé avec un bâton sur tout le corps ; à un moment l'homme a sorti un couteau et a voulu lui couper le sexe ; B. a alors réussi à s'échapper [...] Il dira de cette bastonnade : « Je ne sais pas du tout si j'ai eu mal ». En rentrant à la maison, il le raconte à son père « qui ne l'a pas cru ». En fait, il est couvert d'ecchymoses et le médecin qui le voit est effaré. [...] Quand il a commencé à être battu par cet homme, il a le souvenir d'avoir abandonné son corps, de s'en distancier, de disparaître : « Un moment, j'ai vu un petit garçon, c'était moi, c'est là que je me suis enfui ». [Deffieux J-P. Un cas pas si rare, in *La conversation d'Arcachon*, o.c., pp. 16-18.

fort longtemps, etc. Il souligne avec un certain étonnement que ces sujets ne sont pourtant pas psychotiques : il les situe plutôt dans la catégorie des états-limites ou des personnalités pathologiques. Il constate les affinités de la clochardisation avec le fonctionnement psychotique, -près d'un quart de ces sujets désocialisés présentent des symptômes psychotiques manifestes – mais faute de disposer d'une clinique de la psychose ordinaire, il tente d'introduire le concept de « forclusion anale », qui n'est pas sans témoigner d'une intuition pertinente de la non-extraction de l'objet pulsionnel. « Comment comprendre de telles aberrations, se demande-t-il, concernant les phénomènes de laisser-tomber du corps, sinon en faisant l'hypothèse que l'on se trouve là en présence d'un véritable retrait psychique de l'espace corporel qui, désinvesti, se trouve alors comme abandonné à son propre sort dans l'apparente indifférence du sujet ? »³⁸

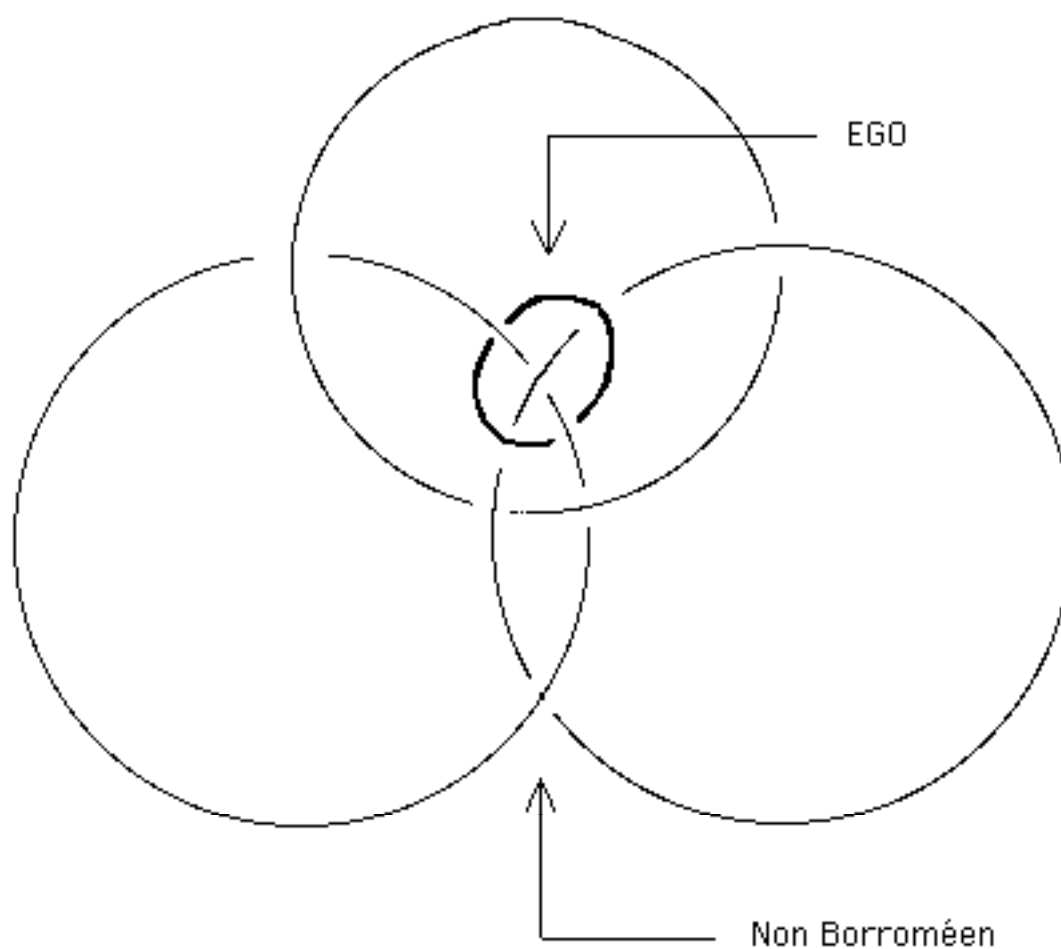
De cette indifférence, plus discrète et plus passagère chez Joyce, Lacan infère un défaut dans le nouage des trois dimensions qui déterminent la structure du sujet: en raison d'un ratage dans l'articulation du symbolique et du réel, l'élément imaginaire ne demanderait qu'à s'en aller. La figure suivante montre où s'est opéré le ratage pour l'écrivain irlandais:

³⁸ Declerck P. Les naufragés. Avec les clochards de Paris. Plon. 2001, p. 308.



Bien que la forclusion du Nom-du-Père puisse être conçue dans les dernières élaborations de Lacan comme une carence de la nodalité borroméenne de la structure du sujet, et bien que celle de Joyce atteste d'une telle défaillance, celui-ci n'a pas déclenché une psychose. Pour en rendre compte, Lacan introduit l'hypothèse d'une réparation du nouage opéré par l'entremise d'un raboutage de l'ego.

Lacan écrit ainsi ce dernier:



En 1976 Lacan se trouve conduit à différencier pour la première fois le moi et l'ego. Il définit ce dernier comme étant "l'idée de soi comme corps"³⁹. Quand la fonction narcissique opère prise au nouage borroméen, l'ego ne se distingue pas du moi. Or chez Joyce l'ego s'avère présenter la particularité, si l'on en croit les épisodes de la râclée et des mains endolories, de ne pas se supporter de l'image du corps. Lacan affirme, contrairement à l'illusion philosophique, que l'homme ne pense pas avec son âme, mais avec son corps: sa psychologie participe de l'image confuse qu'il s'est formé de son corps dans l'image spéculaire. "Il faut mettre la réalité du corps dans l'idée qui le fait"⁴⁰, note-t-il, afin de souligner que le sujet n'est pas condamné à sa conscience, mais à son corps, qui dresse un obstacle majeur à la saisie du sujet comme divisé. La débilite du mental chez chacun de nous trouve son fondement dans l'adoration du corps. "La cogitation, insiste Lacan, reste engluée d'un imaginaire qui est enraciné dans le corps"⁴¹. Or, pour Joyce, l'ego s'avère avoir une autre fonction que narcissique: il corrige la défaillance du nœud, grâce à son "raboutage" par l'écriture, en instaurant un second nouage entre le réel et le symbolique, qui prend l'imaginaire dans sa tresse, empêchant désormais celui-ci de glisser. L'ego de Joyce se constitue sans corps par l'entremise d'un encadrement formel tracé par

³⁹ Lacan J. Le sinthome. Séminaire du 11 mai 1976, in *Ornicar? Bulletin du champ freudien*, septembre 1977, 11, p. 7.

⁴⁰ Lacan J. Joyce le symptôme II., in *Joyce avec Lacan*, sous la direction de J. Aubert. Navarin. Paris. 1987, p. 33.

⁴¹ Lacan J. RSI. Séminaire du 8 Avril 1975, in *Ornicar? Bulletin du champ freudien*, Hiver 1975-1976, 5, p. 37.

l'écriture, de sorte que son art supplée à sa tenue phallique⁴². Il s'agit cependant d'un raboutage mal fait, le nœud garde la trace de la faute initiale. L'écriture de Joyce n'éveille pas la sympathie chez le lecteur: elle abolit le symbole, elle coupe le souffle du rêve, un élément imaginaire lui fait défaut. En étant "désabonné à l'inconscient"⁴³ l'écrivain se trouve en mesure de mettre à nu l'appareil du sinthome: une lettre sans Autre qui fixe une jouissance opaque. "Il est celui, précise Lacan, qui se privilégie d'avoir été au point extrême pour incarner en lui le symptôme, ce par quoi il échappe à toute mort possible, de s'être réduit à une structure qui est celle même de lom, si vous me permettez de l'écrire tout simplement d'un l.o.m."⁴⁴. Sans doute faut-il entendre que lom résonne avec éloïm, le verbe, de sorte que cette écriture met l'accent sur l'autre corps du parlêtre, celui du langage, plus exactement de la lalangue, avec lequel Joyce parvient à rabouter l'ego sans impliquer l'imaginaire. L'idée de soi s'avère soutenue chez lui par l'écriture et non par le corps. Cependant lom est aussi une réduction phonétique qui ne saurait être poussée au-delà, en ce sens elle souligne que l'écrivain met un terme, un point final à un certain nombre d'exercices. La littérature dite psychologique ne saurait après lui être appréhendée de la même façon. Il s'agit d'indiquer à nouveau l'homologie entre l'écriture de Joyce et l'appareil du sinthome. Son art est parvenu à produire une limite.

En instaurant un deuxième lien entre le symbolique et le réel, l'ego rabouté coince l'imaginaire, l'écriture sinthomale restaure un nouage; cependant la structure de Joyce ne possède pas la propriété borroméenne: le réel et le symbolique y sont enlacés. De ce défaut, Lacan discerne un effet dans les "Epiphanies". Il s'agit de textes très courts, qui se présentent pour la plupart sous forme de fragments de dialogues, et qui semblent avoir valu comme témoignage d'une expérience spirituelle sur laquelle l'écrivain fondait la certitude de sa vocation d'artiste. Il leur accordait une valeur que ne peut guère concevoir le lecteur qui n'y découvre en général que la transcription d'un épisode banal.

Citons l'une d'elles:

"O'REILLY, de plus en plus sérieux:... C'est maintenant mon tour, je suppose... (sérieux au possible)... quel est votre poète préféré?

Une pause.

HANNA SHEEHY:... Allemand?

O'REILLY:... Oui.

Un silence.

HANNA SHEEHY:... Je pense... Goethe"⁴⁵

Nous n'apprenons rien de plus, rien du contexte de l'épisode, de sorte que la trivialité des épiphanies semble, pour le lecteur, rester ouverte à tous les sens, en ne déposant aucune signification.

⁴² Lacan J. Le sinthome. Séminaire du 18 novembre 1975, in Joyce avec Lacan, o. c., p. 40.

⁴³ Lacan J. Joyce le symptôme I, in Joyce avec Lacan, o.c., p.24

⁴⁴ Ibid., p.28.

⁴⁵ Joyce J. Epiphanies XII, in Oeuvres I, o.c., p. 92.

Cependant de telles "manifestations spirituelles" furent pour Joyce de la plus haute importance: il les rapprochait de la Claritas, la troisième qualité du Beau selon Saint Thomas d'Aquin, lors de laquelle la chose se révèle dans son essence. Ces expériences énigmatiques, portées à l'écriture, insérées dans l'œuvre⁴⁶, imposent pour l'écrivain une révélation touchant à l'être. En quoi elles se produisent en articulant réel et symbolique. Elles mettent en évidence l'étroitesse inhabituelle des liens qui unissent chez Joyce ces deux dimensions.

La structure de ce dernier se caractérise par un nouage non borroméen de l'imaginaire, du réel, et du symbolique opéré par un ego rabouté du sinthome scriptural. Or, à partir de 1975, le symptôme se trouve défini comme étant la "façon dont chacun jouit de l'inconscient, en tant que l'inconscient le détermine"⁴⁷, il est ce par quoi la jouissance se prend à la lettre, de sorte qu'il porte la fonction de la nomination. C'est ce qui autorise Lacan à identifier ce quart élément de la chaîne borroméenne à l'un des aspects de la fonction paternelle, celle qui donne un nom aux choses. Sans lui, affirme-t-il, "rien n'est possible dans le nœud du symbolique, de l'imaginaire et du réel."

La suppléance paternelle construite par Joyce en élaborant un symptôme d'artifice apparaît constituer une performance exceptionnelle. "Finnegans Wake" parvient à produire une limite de la littérature. Aussi le raboutage de l'ego par une écriture sinthomale constitue-t-il une forme de suppléance dont on ne connaît guère d'équivalent.

Le concept de suppléance.

N'existe-t-il pas cependant d'autres stratégies de supplémentation de l'ego pour parer à la défaillance de la structure borroméenne? La propension bien connue des psychotiques à l'écriture, et la fonction le plus souvent pacifiante de celle-ci, tendrait à le laisser supposer. L'examen de ce problème implique un détour préalable par un approfondissement du concept de suppléance.

Lacan envisage pour la première fois la possibilité de celle-ci dans le travail où il détermine la structure de la psychose en référence à la forclusion du Nom-du-Père. Il constate que "la figure du Pr Flechsig" n'a pas réussi à suppléer pour Schreber "au vide soudain aperçu de la Verwerfung inaugurale"⁴⁸. Il semble d'ailleurs qu'il soit de règle qu'une image, fût-elle paternelle, s'avère toujours insuffisante à l'élaboration d'une suppléance. A cet égard l'on pourrait avoir tendance à distinguer entre

⁴⁶ Pour une analyse plus approfondie de la fonction des "Épiphanies" dans l'œuvre de Joyce, cf Marret S. James Joyce et Virginia Woolf: moments épiphaniques, in *Dedalus*, Revista Portuguesa de Literatura Comparada n° 2/3, Lisboa (Portugal). Ediçoes Cosmos. 1993-94, pp. 207-219; et Marret S. Les épiphanies joyciennes: l'indicible de la jouissance, in *Tropismes*. Revue du centre de recherches anglo-américaines. Université Paris X - Nanterre. 1993, 6.

⁴⁷ Lacan J. - RSI. Séminaire du 18 Février 1975, in *Ornicar* ?, rentrée 1975, 4, p. 106.

⁴⁸ Lacan J. D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose, in o. c., p. 582.

suppléance et compensation. Dans le séminaire III ce dernier terme, plusieurs fois utilisé, l'est toujours en référence à des images identificatoires: il y est indiqué que le sujet peut compenser la dépossession primitive du signifiant "par une série d'identifications purement conformistes"⁴⁹, tandis que le mécanisme du "comme si" y est qualifié de mode de "compensation imaginaire de l'Oedipe absent"⁵⁰. En revanche quand le terme de suppléance prend vraiment une extension dans l'enseignement de Lacan, c'est surtout au terme de celui-ci, il y désigne un moyen utilisé pour faire tenir ensemble les éléments de la chaîne borroméenne. La distinction ne prend cependant pas un statut théorique puisqu'il est fait mention en 1976 de "compensation par le sinthome" à propos de Joyce⁵¹.

Il faut noter de surcroît que le concept de suppléance dépasse le champ de la théorie de la psychose. Quand il s'avère que la référence incarnée par le Nom-du-Père fait défaut au champ du signifiant sa fonction se réduit à soutenir la défaillance structurale de l'Autre. Dans ses dernières recherches, Lacan tire les ultimes conséquences de l'incomplétude de l'Autre. Il en résulte une généralisation de la forclusion de la référence. À la faveur de cette approche, la fonction paternelle apparaît comme un quart terme, lié à la nomination, capable de suppléer les trois autres et de les articuler de manière borroméenne. Dès lors, faute de référence dans le champ du langage, le Nom-du-Père est lui-même une suppléance, c'est pourquoi il participe toujours plus ou moins de l'imposture. La forclusion du Nom-du-Père note la carence de cette suppléance paternelle, laquelle peut cependant être compensée par d'autres formes de suppléance, en quelque sorte des suppléances au second degré qui impliquent une certaine dégradation de leur fonction. Ainsi faut-il distinguer le symptôme du névrosé comme quart terme assurant un nouage des éléments de la chaîne borroméenne propre à pallier la forclusion généralisée⁵² et le sinthome de Joyce qui supplée à la forclusion du Nom-du-Père en restaurant un nouage non borroméen.

Dans les dernières années de son enseignement, Lacan esquisse quelques hypothèses concernant l'existence d'autres sortes de suppléances et d'autres modalités de nouage des éléments de la structure. Retenons pour ce qui concerne la psychose qu'il fait équivaloir en 1975 la structure de la personnalité et la psychose paranoïaque en les rapportant toutes deux à la mise en continuité des trois éléments de la chaîne par quoi s'effectuerait un nœud de trèfle⁵³. Nul doute que le délire, dans ses formes les plus élaborées, paranoïaques et paraphréniques, constitue lui-même une suppléance à la suppléance défaillante du Nom-du-Père: il opère une significantiation de la jouissance qui localise

⁴⁹ Lacan J. Les psychoses. Séminaire III, o.c., p. 232.

⁵⁰ Ibid., p. 218.

⁵¹ Lacan J. Le sinthome. Séminaire du 17 février 1976, in *Ornicar? Bulletin du champ freudien*. Hiver 1976-77, 8, p. 19.

⁵² Ce concept forgé par Jacques-Alain Miller souligne que la référence fait défaut dans le champ du symbolique. "Ce que comporte le mode généralisé de forclusion, écrit-il, ce qu'implique, disons, la fonction x , c'est qu'il y a pour le sujet, non seulement dans la psychose mais dans tous les cas, un sans-nom, un indicible" [Miller J-A. Forclusion généralisée. *Cahier de l'Association de la Cause freudienne - Val de Loire & Bretagne*, 1993, 1, p. 7.]

⁵³ Lacan J. Le sinthome. Séminaire du 16 décembre 1975, in *Ornicar? Bulletin du champ freudien*, juin-juillet 1976, 7, p. 7.

celle-ci et instaure une référence inébranlable. Un nouage s'opère, mais il n'est pas borroméen, le nœud de trèfle en rend mieux compte: jouissance mégalomaniacale de signifiants holophrasés.

De même qu'il existe une pluralité de Noms-du-Père, il semble qu'il faille concevoir, en rapport à la structure psychotique, plusieurs modalités de suppléances. Ces dernières ont en commun de permettre l'instauration d'un nouage des éléments de la structure, mais un nouage non borroméen. La suppléance s'ancre dans une fonction de limitation qui opère sur la jouissance sans parvenir à équivaloir à la castration. Il en résulte qu'elle échoue à mettre en place le phallus symbolique. A. Ménard souligne les caractéristiques majeures d'une suppléance: il s'agit d'une invention singulière qui opère une pacification de la jouissance et qui conserve la trace de la défaillance à laquelle elle remédie. Suppléer n'est pas remplacer, affirme-t-il, "suppléer veut dire que le défaut, le manque qui l'appelle, n'est pas réduit, comblé, mais qu'il demeure inclus dans la solution qui permet d'aller au-delà"⁵⁴. Il précise de surcroît qu'il y a lieu de distinguer les suppléances préventives, celles qui sont en rapport avec la structure psychotique hors-déclenchement, et les suppléances curatives, élaborées postérieurement à la psychose déclarée.

Le concept de suppléance dans son acception stricte appartient à la théorie de la psychose. Seul Briole a tenté d'étendre son champ au-delà. L'étude de la pathologie traumatique l'a conduit à constater que le syndrome transtructural de répétition traumatique, qui met au premier le réel d'une jouissance angoissante, se trouve souvent contenu par diverses suppléances. D'une manière générale, précise-t-il, c'est dans une autre rencontre, différente de celle du trauma, que se met en place une suppléance. « Elle fait alternative pour le sujet et non solution de compromis, qui serait celle du symptôme. C'est une solution en quelque sorte réductrice, en ce sens qu'elle suppose un effacement du sujet derrière la cause qu'il va maintenant servir. C'est comme s'il disparaissait pour le compte d'un autre ou des autres, comme s'il ne comptait plus qu'existant, dès lors, au rang d'une hiérarchie des valeurs renversées : « pas moi, les autres ». Briole et ses collaborateurs décrivent plusieurs modalités de suppléances qui peuvent se succéder ou coexister chez un même sujet : recours à l'idéal du groupe, s'en remettre à une figure de l'autorité ou du savoir, s'identifier à une victime, se soutenir d'un désir de vengeance, se vouer à une cause, développer des activités de sublimation qui visent à un bordage de la souffrance souvent articulées à un impératif de témoignage, etc⁵⁵. De telles suppléances possèdent en commun avec celles du psychotique de faire barrage à une jouissance envahissante, mais elles ne portent pas trace du défaut auxquelles elles remédient, et surtout elles ne témoignent guère d'une inventivité du sujet. Il semble donc qu'il ne faille pas confondre la suppléance à la rencontre traumatique avec la suppléance à la forclusion du Nom-du-Père. Le même terme est ici utilisé pour

⁵⁴ Ménard A. Clinique de la stabilisation psychotique. Bulletin de la Cause freudienne Aix-Marseille, novembre 1994, I, p. 7.

⁵⁵ Briole G., Lebigot F., Lafont B., Favre J-D, Vallet D. Le traumatisme psychique : rencontre et devenir. Congrès de psychiatrie et de neurologie de langue française. Toulouse. 1994. Masson. Paris. 1994, p. 109.

désigner des cliniques et des concepts différents. Briole envisage même que le syndrome de répétition traumatique puisse parfois constituer une suppléance à la psychose clinique⁵⁶.

Lacan n'a pas explicitement théorisé la spécificité de la structure psychotique hors-déclenchement. Outre ses analyses du sinthome joycien, il a cependant donné une indication intéressante à cet égard quand il décèle dans la rigueur de la pensée de Wittgenstein "une férocité psychotique, auprès de laquelle le rasoir d'Occam bien connu qui énonce que nous ne devons admettre aucune notion logique que nécessaire n'est rien"⁵⁷. Dans le même séminaire, il précise un peu plus tard: "J'ai parlé tout à l'heure de psychose, il y a en effet un tel point de concurrence du discours le plus sûr avec je ne sais quoi de frappant qui s'indique comme psychose, que je le dis à simplement en ressentir l'effet. Qu'il est remarquable qu'une université comme l'Université anglaise lui ait fait sa place. Place à part, c'est bien le cas de le dire, place d'isolement, à quoi l'auteur collaborait parfaitement lui-même, si bien qu'il se retirait de temps en temps dans une petite maison de campagne, pour revenir et poursuivre cet implacable discours, dont on peut dire que même celui des *Principia Mathematica* de Russells'en trouve controuvé. Celui-là ne voulait pas sauver la vérité. Rien ne peut s'en dire qu'il disait, ce qui n'est pas sûr, puisqu'aussi bien avec elle nous avons à faire tous les jours. Mais comment Freud définit-il donc la position psychotique dans une lettre que j'ai maintes fois citée? Précisément de ceci qu'il appelle, chose étrange, *unglauben*, ne rien vouloir savoir du coin où il s'agit de la vérité". Lacan évoque là une notation du manuscrit K où Freud évoque un retrait de croyance fondamental chez le paranoïaque⁵⁸. On sait que dans le *Tractatus logico-philosophicus* (1922) Wittgenstein se donne pour objectif de tracer une limite à l'expression des pensées, il considère que la thèse de son ouvrage se résume en ces mots: "tout ce qui peut être dit peut être dit clairement, et ce dont on ne peut parler on doit le taire". Les questions religieuses, métaphysiques et esthétiques lui paraissent par conséquent dépourvues de sens et devoir rester sans réponse, en quoi il adopte une attitude plus extrême encore que celle de Guillaume d'Occam dont les thèses nominalistes portèrent au XIV^{ème} siècle un coup décisif aux abstractions scolastiques. La rigueur de la démarche logique de Wittgenstein le contraint à mettre en évidence la béance de l'Autre et l'absence de référence inhérente au langage, or il ne cherche nullement à y parer en la masquant d'un fantasme, il choisit au contraire d'en souligner le vide en interdisant l'approche au philosophe. Pas de mi-dire de la vérité subjective acceptable en logique selon l'auteur du *Tractatus*, sa position est radicale: rien ne peut s'en dire. Il se discerne dans cette démarche

⁵⁶ Selon Briole et ses collaborateurs, les cas où le syndrome de répétition traumatique devient lui-même une suppléance à la psychose ne sont pas rares en pratique. « Il s'agit, précisent-ils, de sujets qui ont trouvé à intégrer – par emprunt à d'autres patients rencontrés à l'hôpital, dans des groupes d'anciens combattants ou de victimes – des symptômes liés à l'événement dans une expression clinique qui reproduit en tous points un syndrome de répétition traumatique. A partir de cette identification imaginaire, leur discours fait lien social tant avec les autres des groupes auxquels ils se rattachent qu'avec le milieu médical – ceci d'autant plus que leurs manifestations cliniques ont été nommées, reconnues ou pensionnées » [Briole G., Lebigot F., Lafont B., Favre J-D, Vallet D. Le traumatisme psychique : rencontre et devenir. Congrès de psychiatrie et de neurologie de langue française, o.c., p.120] Ces lignes témoignent d'une extension souvent rencontrée du concept de suppléance psychotique qui tend alors à désigner toutes les modalités de stabilisation de la structure psychotique.

⁵⁷ Lacan J. L'envers de la psychanalyse. Séminaire du 21 Janvier 1970. Seuil. Paris.1991, p. 70.

⁵⁸ Freud S. La naissance de la psychanalyse. PUF. Paris. 1956, p. 136.

un effort pour déconnecter le langage de tout montage de jouissance ; elle induit l'hypothèse d'une défaillance du nouage borroméen de la structure. Cependant, malgré ses angoisses, son mal-être, ses difficultés caractérielles, Wittgenstein n'a pas présenté de troubles psychotiques manifestes. Son enseignement, en bordant le vide de l'Autre, par un incessant travail sur les limites et les propriétés du langage, semble être parvenu à réparer la défaillance du nouage des éléments de la structure.

L'affirmation provocante de Lacan, prononcée lors de ses Conférences dans les universités américaines, selon laquelle lui-même serait psychotique parce qu'il a toujours essayé d'être rigoureux⁵⁹ s'éclaire quelque peu rapportée à la démarche de Wittgenstein. L'essentiel de l'enseignement de Lacan, à l'instar de celui du philosophe, part de l'idée d'un trou, il culmine dans une topologie borroméenne qui cherche à forger une nouvelle écriture, qui témoigne d'un effort pour penser le symbolique hors d'une référence à l'Autre, et dans laquelle fonctionne un trou complexe et tourbillonnaire où un et trois se conjoignent. Dès lors, l'insistance de Lacan sur l'intrication borroméenne des éléments de la structure incite à modérer sa propension à la psychose, certes sa démarche aboutit à une épure logique, mais il souligne la corrélation de la jouissance aux autres éléments de la structure, il ne cesse de tenir le nouage que Wittgenstein aurait voulu pouvoir rompre.

Il semble que l'on puisse retenir des quelques indications éparses données par Lacan sur la psychose ordinaire que celle-ci appelle un diagnostic bifide pour être identifiée: il s'agit d'une part de dégager des signes de défaillance du nouage borroméen de la structure, d'autre part de discerner par quel moyen ce défaut vient à être imparfaitement compensé. A cet égard l'argumentation développée pour appréhender la structure de Joyce pourrait passer comme un type idéal si elle était issue de la cure analytique. Elle suggère la mise en œuvre d'une nouvelle clinique différentielle, qui reste à développer, fondée sur la mise en évidence des ratages du nœud et des suppléances correspondantes.

Tentons maintenant de la préciser en nous orientant sur les principaux phénomènes qui indiquent un nouage défaillant, respectivement du réel, du symbolique, ou de l'imaginaire. Approche certes réductrice, l'autonomisation d'un élément impliquant celle des autres. De surcroît, on gardera présent que la formation d'une hypothèse diagnostique demande à tout le moins le rassemblement d'un faisceau de signes convergents.

Indices de la non-extraction de l'objet a.

La non-extraction de l'objet a constitue une indication majeure pour appréhender la spécificité de la structure psychotique, elle implique connexions inadéquates du réel aux autres dimensions,

⁵⁹ Lacan J. Conférence à Yale University du 24 novembre 1975, in Scilicet 6/7. Seuil. Paris, 1976, p. 9.

lesquelles s'avèrent alors n'être pas en mesure de tenir pleinement leur fonction limitatrice par rapport à la jouissance.

Emergence d'une jouissance hors-limite.

La gloire éprouvée par R. Roussel, lorsqu'il rédigea son premier roman, à l'âge de dix-neuf ans, en constitue un exemple exceptionnel, en particulier par sa durée. Pendant plusieurs mois, écrivant nuit et jour, sans ressentir de fatigue, dans un état hypomaniaque, il eut le sentiment que de la lumière émanait de sa plume et de son être⁶⁰. "Ce que j'écrivais, rapporte-t-il, était entouré de rayonnements, je fermais les rideaux, car j'avais peur de la moindre fissure qui eût laissé passer au dehors les rayons lumineux qui sortaient de ma plume [...] Mais j'avais beau prendre des précautions, des rais de lumières s'échappaient de moi et traversaient les murs, je portais le soleil en moi et je ne pouvais empêcher cette formidable fulguration de moi-même.[...]. J'étais à ce moment dans un état de bonheur inouï, un coup de pioche m'avait fait découvrir un filon merveilleux, j'avais gagné le gros lot le plus étourdissant. J'ai plus vécu à ce moment-là que dans toute mon existence"⁶¹. De telles sensations sont l'indice qu'une jouissance hors-limite, non phallicisée, s'empare du corps. Il est plus fréquent que des moments de bonheur intense, s'apparentant à des phénomènes extatiques, restent des manifestations erratiques, ponctuelles, éphémères. Ils ne se discernent parfois qu'en une ou deux indications fugitives. Ainsi Karim me confia avoir plusieurs fois ressenti, lors de son adolescence, en des moments de solitude, une sensation agréable, centrifuge, montant du bas-ventre, dont l'originalité l'incita à la nommer "sensation maternelle"; plus âgé, pleurant dans un terrain vague, assis au soleil, il vit un lézard, ce qui lui fit, dit-il, comme de la drogue: il se coupa des choses et elles se magnifièrent. Une autre patiente, après avoir couché son enfant, éprouve brusquement un "bien-être", une "impression de réussir quelque chose", "comme un filet de capillaires, une forte chaleur dans la tête. C'est brillant, rayonnant comme un feu d'artifice, broiement avec une étoile, le visage libéré, l'impression de grandeur". Le phénomène dura quelques secondes et s'apaisa⁶².

De telles manifestations d'un bonheur inouï qui envahit le corps constituent l'indice d'une dérégulation de la jouissance. Bien que ces expériences ne soient pas nécessairement psychotiques, il est bien connu qu'elles peuvent appartenir à la clinique de la psychose déclarée. Schreber avait le sentiment que Dieu exigeait de sa part "un état constant de jouissance", de sorte que les limites de celle-ci avaient cessé de s'imposer à lui. "Un excès de volupté, écrivait-il, rendrait les hommes incapables d'exercer les fonctions qui leur incombent; l'être humain se trouverait empêché de s'élever à un niveau supérieur de perfection spirituelle et morale; oui, l'expérience nous l'enseigne, les excès voluptueux ont mené à l'anéantissement, non seulement de nombreux hommes mais encore des peuples

⁶⁰ On trouvera un examen plus précis de la gloire de Roussel dans le chapitre intitulé "Suppléance par un procédé esthétique: R. Roussel".

⁶¹ Janet P. De l'angoisse à l'extase. Alcan. Paris 1926, I, pp. 116-117.

⁶² Czermak M. Sur quelques phénomènes élémentaires de la psychose, in Passions de l'objet, o.c., p. 134.

entiers. Or, soulignait-il, ces limites ont cessé de s'imposer, et elles se sont en un certain sens retournées en leur contraire"⁶³.

On constate de surcroît que la rencontre inopinée d'une jouissance extrême peut constituer un facteur déclenchant de la psychose clinique. Lors de son premier rapport sexuel avec un de ses anciens professeurs, Carole sentit dès les préliminaires l'énergie l'envahir. "Elle est montée de l'anus, du périnée, jusqu'à la tête, elle a traversé tout le corps par le milieu. Ça a fait boum. Quand ça a atteint le nez, j'ai eu l'impression de respirer dans le tout. Mon souffle se dégageait dans le vide. Il n'y avait plus de différence entre le plein et le vide. Les paradoxes se conjoignaient, les contraires s'équivalaient, j'avais accès à l'être des choses, le ciel et l'enfer n'étaient plus qu'un, j'étais aussi légère qu'une plume et aussi compacte qu'un bloc. Ce n'était pas seulement le désir, c'était une ouverture de l'être. A un moment, j'ai ouvert les yeux, j'ai vu une chaise, ce n'était plus une chaise banale, je la comprenais de l'intérieur, je touchais au divin, à une connaissance absolue dans l'instant. Je percevais les liaisons de toutes choses. J'avais accès à l'unité. Je pouvais prévoir l'avenir. Ça augmentait toujours. Je me demandais jusqu'où ça allait aller. L'énergie est montée jusqu'en haut, jusqu'à la tête, alors ce n'était plus moi, mon ego s'est dissout". Elle exprime clairement qu'en ce moment-là elle a franchi un interdit: "c'était trop de plaisir, j'ai eu l'impression qu'il y avait un ange gardien qui m'interdisait d'aller plus loin". Depuis lors, une jouissance douloureuse s'est emparée de son corps et, malgré plusieurs hospitalisations et quelques tentatives de psychanalyse, elle éprouve beaucoup de difficultés pour tempérer ses troubles schizophréniques.

Les exemples précédents pourraient suggérer que l'épreuve de la jouissance Autre se caractérise par la sensation d'un bonheur inouï. On sait qu'il n'en est rien. Ce sont souvent des troubles hypocondriaques qui témoignent d'une jouissance non phallicisée. À cet égard des études sur les corrélations entre le syndrome des polyopérés et la structure psychotique seraient sans doute bienvenues.

Arielle n'éprouve ni extase remarquable, ni douleur exceptionnelle, cependant elle confie éprouver un plaisir extrême quand elle se rend à la selle. Cela est particulièrement notable quand elle a le loisir de s'y consacrer. "Pourtant, observe-t-elle avec un humour triste, on ne peut pas en faire le summum d'une vie". A cet égard elle rapporte en outre que pendant un certain temps il lui arriva en ces circonstances d'avoir l'impression de se vider entièrement. Il est remarquable que cela s'accompagnait de sensations dont elle n'aurait su dire s'il s'agissait d'angoisse ou de jouissance. Plusieurs fois rencontré chez des sujets de structure psychotique, le sentiment de se vider entièrement en déféquant résulte d'une absence de régulation phallique de la jouissance anale. Cette carence suscite tantôt une angoisse de perte d'être, tantôt des voluptés hors-normes. La manière dont les inquiétudes d'Arielle se sont interrompues, pour tourner au plaisir extrême, mérite d'être notée: il a suffi qu'un médecin lui

⁶³ Sbreber D.P. Mémoires d'un névropathe [1903], o.c., p. 229.

écrive sur une ordonnance, à la première ligne de celle-ci, "aller à la selle régulièrement". Depuis lors, à l'encontre de ses habitudes passées, elle respecte scrupuleusement cette prescription. Le phénomène ne manque pas de la surprendre elle-même. Mais c'est toute son existence, nous y reviendrons, qui s'avère déterminée par les prescriptions de son entourage.

Carence du fantasme fondamental.

La non-extraction de l'objet a implique que le montage du fantasme fondamental n'est pas en mesure de s'instaurer. Les indices de la carence de celui-ci se discernent principalement dans le sentiment d'une absence de direction personnelle, dans la labilité des symptômes et dans une incapacité à parer à la malignité de l'Autre. Le premier de ces troubles se révèle clairement dans les formes les plus manifestes du fonctionnement "comme si": les variations des conduites et des idéaux du sujet témoignent qu'il ne dispose pas de quoi s'orienter dans l'existence. D'autre part, Federn note à juste titre que "la disparition rapide ou même soudaine des symptômes névrotiques sévères" constitue un signe de ce qu'il nomme une "schizophrénie cachée"⁶⁴. Outre cela, la concomitance de symptômes ressortissant à des logiques du fantasme différentes, associant par exemple phobie, perversion et obsession, peut encore révéler l'absence du fantasme fondamental. Federn fait une constatation convergente quand il dégage un autre signe de schizophrénie latente dans "une histoire comportant des périodes avec des sortes de névroses différentes, telles que la neurasthénie, la psychasthénie, l'hypocondrie, l'hystérie de conversion précoce, l'hystérie d'angoisse et les obsessions et les dépersonnalisations sévères".

Faute d'avoir été séparé de l'objet de jouissance, le sujet de structure psychotique éprouve la crainte que l'Autre veuille le lui prendre. Karim était en quête d'un idéal pour s'orienter dans l'existence quand il m'affirma en une période de son analyse: "Je veux être auto-suffisant. Je ne veux rien devoir aux autres, et je ne veux rien recevoir, surtout pas de vous". Or des dons d'argent lui avaient été fait bénévolement qui l'avaient plongé dans une forte angoisse. A la suite de quoi il supposa que l'Autre allait se croire en droit d'exiger en retour ce qu'il avait de plus cher, peut-être ses sœurs, ou plus probablement une partie de son corps, en particulier son testicule gauche, dont la crainte de le perdre constituait l'une ses plaintes majeures. La défaillance de la fonction du fantasme laisse le sujet dans l'incapacité de parer à la malignité de l'Autre. Il est alors exposé à se réduire à l'objet de jouissance de celui-ci, se ressentant, au gré de l'imaginaire de chacun, soit comme "nul", soit comme une "momie vivante", voire comme le "carcinome de Dieu".

Cette dernière expression est employée par Fritz Zorn pour qualifier son être. Dans sa vie, rien ne lui manque, rien ne l'incite à s'engager, il n'éprouve pas la nécessité de faire des choix. "Je n'étais pas triste, écrit-il, parce qu'il me manquait quelque chose de précis, *j'étais triste bien qu'il ne me*

⁶⁴ Federn P. La psychanalyse des psychoses [1943], in La psychologie du moi et les psychoses. PUF. Paris. 1979, p. 139.

manquât rien - ou qu'apparemment rien ne me manquât". Il ajoute avec beaucoup de pertinence: "Contrairement à bien des gens tristes, je n'avais pas de raison de l'être; et *c'était justement là qu'était la différence*⁶⁵, c'était justement là ce qu'il y avait d'anormal dans ma tristesse"⁶⁶. L'élan du désir ne s'est pas enclenché, ce qui lui donne le sentiment de n'avoir "jamais fonctionné"⁶⁷. Il est à cet égard très explicite: "Je n'avais pas de souhaits à satisfaire car je n'avais pas de souhaits. J'étais malheureux sans rien souhaiter. L'argent n'avait pas de sens pour moi car rien de ce qu'il m'eût permis de m'acheter ne m'aurait fait plaisir. Je n'étais pas un acheteur enthousiaste car je savais que, pour moi, il n'y avait rien à acheter. J'avais donc un tas d'argent mais je ne savais pas à quoi le dépenser"⁶⁸. Il n'éprouve aucun appétit sexuel. A l'université, constate-t-il, "je n'avais pas eu "des difficultés avec les femmes" ni même des problèmes sexuels; je n'avais absolument rien eu avec les femmes et ma vie entière n'était qu'un problème sexuel non résolu. Ce n'était pas que j'avais été "amoureux sans espoir", que cela n'avait "pas marché" et que la femme en eût alors "pris un autre", je n'avais absolument jamais été amoureux et n'avais pas la moindre idée de ce que c'était que l'amour; c'était un sentiment que je ne connaissais pas, tout comme je ne connaissais à peu près aucun sentiment [...] c'était la totale impuissance de l'âme"⁶⁹. Quand la fonction du fantasme s'avère si radicalement carente, rien ne protège le sujet d'une confrontation à la jouissance de l'Autre. Dès lors, Zorn s'avère en guerre totale contre le principe hostile qui le détruit, incarné pour lui en divers avatars immondes: ses parents, la Société bourgeoise, zurichoise et occidentale, Dieu lui-même. Le tourment que lui inflige l'Autre jouisseur, qu'il tient pour responsable de son lymphome, il cherche à le lui retourner par sa publication conçue comme "un déchet radioactif" lancé contre la société occidentale⁷⁰.

Arielle affirme qu'elle s'éprouve dans un monde de pressions multiples: dès qu'elle a le sentiment que les autres attendent quelque chose venant d'elle, il lui semble qu'ils l'exigent. "L'agressivité des autres me fait tellement peur, dit-elle, que lorsque j'y suis confrontée, je pourrais tuer, ça ferait un beau carnage. Pour une peccadille, ajoute-t-elle, je suis en danger de mort". Les simples formules de politesse des commerçants sont parfois ressenties comme des tentatives de mainmise sur son être. S'ils cherchent à engager une conversation la situation peut devenir insupportable. "Est-ce tout ce qu'il vous faut?" demande un charcutier. Elle sait que la phrase est banale mais elle l'éprouve comme "carrément intime". De semblables carences de la fonction du fantasme, inapte à parer à la jouissance de l'Autre, se rencontrent parfois chez des hystériques. Cependant, cela se combine chez Arielle avec de précaires identifications imaginaires; elle se désole au surplus que son intellect soit "endommagé" par diverses inhibitions, tout en s'étonnant que sa sexualité ait été épargnée. "Je ne supporte pas le désir des autres, constate-t-elle, sauf dans le domaine sexuel, je me demande

⁶⁵ Souligné par moi.

⁶⁶ Zorn F. Mars. [1977]. Gallimard. Paris. 1979, p. 163.

⁶⁷ Ibid., p. 267.

⁶⁸ Ibid., p. 174.

⁶⁹ Ibid., p. 194.

⁷⁰ Maleval J-C. Fritz Zorn, le carcinome de Dieu. Phénomène psychosomatique et structure psychotique. L'Evolution psychiatrique, 1994, 59, 2, pp. 305-334.

bien pourquoi. Il n'y a que dans la relation sexuelle où je ne suis pas entamée, où je n'ai pas de problème". Pourtant elle a cette phrase étonnante qui témoigne même en la circonstance d'une certaine défaillance du fantasme: "je vais peut-être être tuée, mais je n'ai pas peur". Cette pente à la connexion du sexuel à la mort semble un indice de $\Phi 0$. $\Phi 0$. Faute d'être en mesure d'engager son manque dans la relation, c'est son être même qui s'y trouve mis en jeu. Sa difficulté à interpréter le désir de l'Autre la laisse dans le danger d'y discerner une volonté de jouissance réclamant son sacrifice. Cependant tout indique que le désir d'un homme vient soutenir une image phallique d'elle-même, aussi précaire que précieuse, "les caresses, confie-t-elle, me donnent l'impression d'être à l'intérieur de moi-même". En leur absence elle court le risque de se réduire à son être de déchet: un poulet cuisses relevées et cou sectionné. Ceux que préparait l'Autre maternel. Un voile est porté sur cette horreur grâce à la représentation phallique d'elle-même soutenue par le désir du partenaire. Il est manifeste que l'orientation dans l'existence conférée par le fantasme fondamental lui fait défaut. "Ma vie, affirme-t-elle, est faite de scènes décousues. Les séances de psychothérapie, c'est comme ma vie, je les fais une à une, sans lien entre elles⁷¹. J'ai une gestion besogneuse du quotidien qui n'est pas sous-tendue par un but. Ma prise de notes compulsive reflète cela, j'en ai partout, je suis envahie, je multiplie les notes, j'ai beaucoup de mal à les classer, je n'arrive pas à mettre de l'ordre dedans, ni dans mes idées. Pourtant cela m'aide à préserver le quotidien. Je rédige beaucoup d'emplois du temps qui me permettent de mieux entrevoir le lendemain. Mais je n'ai pas de fil directeur. Je ne sais pas ce que c'est qu'un but. Je suis incapable de faire des projets. Je ne sais tellement pas que je suis obligée de faire confiance. J'attends que mon mari se détermine, après je m'aligne. De manière générale, je me règle sur des schémas, mais le sens me manque".

L'impression frappante d'inconsistance donnée par certains sujets psychotiques, dès les premiers entretiens, souvent associée à de discrètes diffusions de la pensée, et à un flottement sans but dans l'existence constituent des indices assez manifestes de la carence du fantasme fondamental. Cette inconsistance connaît certes des formes dépressives, mais aussi bien mythomaniaques et exaltées; la plus fréquente semblant être la plus discrète, en raison d'une adaptation par branchement sur un proche.

L'émoussement affectif.

Le fantasme psychotique constitue un montage imaginaire qui permet de localiser un objet de jouissance, produisant dès lors une précaire, et souvent imparfaite, canalisation de l'énergétique pulsionnelle. Quand la connexion de l'imaginaire aux autres dimensions n'est plus assurée, les affects s'en trouvent altérés. En effet, même si pour l'essentiel, selon Freud, les affects sont des "hystéries

⁷¹ Que l'on compare avec les propos d'une schizophrène: "Les choses se présentent isolément, chacune pour soi, sans rien évoquer. Certaines choses qui devraient former un souvenir, évoquer une immensité de pensées, donner un tableau, restent isolées. Elles sont plutôt comprises qu'éprouvées". [Minkowski. E. La notion de perte de contact vital avec la réalité et ses applications en psychopathologie [1926], in Au-delà du rationalisme morbide. L'Harmattan. Paris. 1997, p. 48.] Non seulement la carence de la signification phallique ne permet pas de connecter les fantasmes à la pulsion, mais on constate que par défaillance du bouclage rétroactif de la chaîne signifiante les éléments de la pensée restent en suspens.

codées", l'affect ne saurait être réduit au signifiant, il est compréhensible, souligne Jacques-Alain Miller, de sorte que, "par quelque bout qu'on le prenne, on ne peut effacer son caractère d'effet de signifié", il participe d'une "coalescence du signifiant et du signifié"⁷². Un élément imaginaire s'avère nécessaire pour que les affects deviennent expressifs. S'il fait défaut, il arrive qu'ils ne soient plus ressentis. Lacan considère que ce phénomène signe parfois la structure psychotique: on sait qu'il accorde une grande importance au fait que Joyce relate, après que son corps ait reçu une sévère râclée, n'en avoir éprouvé comme sujet aucun affect.

Quand la carence du fantasme fondamental n'est plus compensée, l'animation affective de la structure subjective se révèle atteinte. Certains sujets de structure psychotique confient ainsi n'avoir jamais ressenti le sentiment amoureux. "Je n'avais absolument jamais été amoureux, rapporte Zorn, et n'avais pas la moindre idée de ce que c'était que l'amour; c'était un sentiment que je ne connaissais pas, tout comme je ne connaissais à peu près aucun sentiment [...] c'était la totale impuissance de l'âme". Arielle affirme de même ne pas comprendre ce qu'est l'amour dont les autres parlent tant.

D'autres sujets s'étonnent de cesser brutalement de l'éprouver. "J'ai une panne de sentiments", me disait l'un d'eux. Dans des moments où il est en proie à des difficultés professionnelles, il constate que surgissent des états d'inaffectivité à l'égard de son épouse. Nul grief ne les motive, aussi s'en trouve-t-il surpris et peiné. De multiples questions viennent alors le tourmenter: est-ce que je l'aime ou non? Pourquoi cette femme-là? Est-ce que j'aime mes enfants? Il s'inquiète de ne pas trouver de réponse essentielle. Ces moments dépressifs durent quelques jours, parfois quelques semaines, puis tout rentre dans l'ordre.

Une autre patiente, dont l'inconsistance domine le tableau clinique, bien qu'elle qu'elle assume fort bien ses responsabilités professionnelles de comptable dans une grande entreprise, me confie avoir récemment rencontré un homme. Elle ne sait pas si elle l'aime, n'ayant jamais su ce que cela voulait dire. Elle poursuit cependant la relation parce qu'elle suppose qu'avoir envie de voir l'autre constitue une preuve suffisante de bien-être. Elle tente de se satisfaire de ce sentiment parce qu'elle est très attachée à ce que sa vie apparaisse normale aux yeux des autres.

La psychiatrie classique a maintes fois souligné l'atteinte de la vie affective rencontrée dans la psychose clinique: anhédonisme, apathie, affect inapproprié, etc. Dide et Guiraud proposèrent même de considérer un défaut du dynamisme vital et thymique, qu'ils nommèrent l'athymhormie, comme étant le trouble le plus profond et le plus global de la démence précoce⁷³. Ces phénomènes qui peuvent se rencontrer sous des formes plus ou moins discrètes dans la psychose ordinaire sont souvent très apparents dans la clinique de la schizophrénie. Plusieurs années après son entrée dans la psychose, une

⁷² Miller J-A. A propos des affects dans l'expérience analytique, in Actes de l'Ecole de la Cause Freudienne, 1986, X, p. 122.

⁷³ Guiraud P. Psychiatrie Générale. Le François. Paris. 1950, p. 493.

patiente relate ainsi la déconnexion de sa pensée et de sa vie affective: les choses, dit-elle, "sont plutôt comprises qu'éprouvées. C'est comme des pantomimes qu'on jouerait autour de moi, mais je n'y entre pas, je reste en dehors. J'ai mon jugement, mais l'instinct de vie me manque. Je ne parviens plus à donner mon activité d'une manière suffisamment vivante. Je ne puis plus passer des cordes douces aux cordes tendues, et pourtant on n'est pas fait pour vivre sur le même thème. J'ai perdu le contact avec toute espèces de choses. La notion de valeur, de la difficulté des choses a disparu. Il n'y a plus de courant entre elles et moi, je ne peux plus m'y abandonner. C'est une fixité absolue autour de moi. J'ai encore moins de mobilité pour l'avenir que pour le présent et le passé. Il y a en moi comme une sorte de routine qui ne me permet pas d'envisager l'avenir. Le pouvoir créateur est aboli en moi. Je vois l'avenir comme répétition du passé"⁷⁴. Tout cela la fait souffrir au point de mettre le feu à ses vêtements pour se procurer, comme elle l'explique, des sensations vives qui lui font entièrement défaut. La déconnexion du symbolique, de l'imaginaire et du réel se discerne ici nettement: toute jouissance s'est absentée de la pensée et des objets, tandis que l'incorporation signifiante de l'organisme s'avère elle-même défaillante. Quand la jouissance s'avère n'être pas prise au montage dynamique du fantasme, les pulsions risquent de se désintriquer, et de libérer la pulsion de mort. D'où la propension de certains schizophrènes à des passages à l'acte inattendus pour l'entourage. On conçoit qu'un certain émoussement affectif soit souvent noté dans les antécédents des sujets qui les commettent.

Les ébauches du pousse-à-la-femme.

Des ébauches de féminisation, surtout discernables chez l'homme⁷⁵, possèdent une grande valeur diagnostique quand ils témoignent d'un "pousse-à-la-femme". On sait en effet que ce phénomène révèle non seulement une identification du sujet à l'objet de la jouissance de l'Autre, mais aussi une tentative pour significantiser cette position. Les manifestations corporelles de la Jouissance Autre, signalées précédemment, se prennent en ce cas au semblant. Pour l'inconscient freudien, $\underline{L-f}$ femme n'a pas de représentation signifiante, de sorte que l'on est conduit à faire état d'une forclusion normale de $\underline{L-f}$ femme. Or cet élément forclos du symbolique tend pour le psychotique à faire retour dans le réel. La femme est, selon Lacan, "un autre nom de Dieu"⁷⁶, ce qui se conçoit rapporté aux formules de la sexuation, dans lesquelles La femme ($\overline{\exists} \times \overline{\Phi} \times$) et le Père de la horde ($\overline{\exists} \times \overline{\Phi} \times$) possèdent en commun de se situer en des places logiques où la jouissance n'est pas réglée par l'interdit phallique. Si La femme existait, elle serait toute, elle ne serait pas soumise au manque: à l'instar du Père réel, elle capitaliserait la jouissance; c'est pourquoi elle tend à se présentifier chez le psychotique voué par la carence paternelle à être un "sujet de la jouissance". La féminisation évite à ce dernier de se

⁷⁴ Minkowski. E. La notion de perte de contact vital avec la réalité et ses applications en psychopathologie [1926], in Au-delà du rationalisme morbide. L'Harmattan. Paris. 1997., p. 49.

⁷⁵ Une femme peut se féminiser dans son délire, c'est-à-dire devenir La femme-toute, non marquée par la castration, elle s'affirme alors comme "la mère unique et la vierge éternelle", "L'Etoile", "Très haute", "la poule blanche", etc.

⁷⁶ Lacan J. Le sinthome. Séminaire du 18 novembre 1975, in Ornicar? Bulletin périodique du champ freudien. Mars-Avril 1976, 6, p. 5.

trouver dans une position mélancolique qui se caractérise d'incarner l'objet de la jouissance de l'Autre sans être capable de la porter au semblant.

La forme la plus discrète du pousse-à-la-femme se traduit par l'apparition d'une crainte d'être homosexuel, ce que le sujet conçoit comme une attitude passive et féminine. Il n'est pas rare que le phénomène soit d'abord discernable dans les fantasmes masturbatoires. Le contexte clinique permet parfois de le différencier de fantasmes névrotiques. Ainsi Karim doit invariablement s'imaginer qu'il est une femme quand il se masturbe. Il se défend pourtant d'être homosexuel. Il s'est bien laissé aller à quelques expériences, mais sans goût et sans lendemain. Pendant un temps, souffrant de son incapacité à soutenir son désir à l'égard des femmes, il voulut "anéantir sa sexualité", soit grâce à une intervention au laser sur son cerveau, soit en demandant à un chirurgien qu'on lui coupe le sexe. "Je ne veux pas être homosexuel, affirma-t-il, je veux être asexuel". Chez d'autres le pousse-à-la-femme glisse vers la transsexualisation.

Le phénomène n'est parfois discernable que dans les rêves du sujet ou bien en de curieuses visions. En celles de Zorn revenait toujours "la Grande Affligée" qu'il reconnut comme une image mélancolique de son moi. Parfois c'est un détail qui attire l'attention: "Pourquoi gardez-vous toujours cette gabardine quel que soit le temps? - Parce que j'ai les hanches évasées de façon efféminée, je ne veux pas que les autres s'en aperçoivent".

Une femme qui n'avait jamais manifesté de troubles psychotiques manifestes tua sa mère soudain perçue comme le diable dans un moment d'angoisse paroxystique. Elle attachait beaucoup d'importance à un manuscrit de plusieurs milliers de pages qu'elle rédigeait depuis de longues années dans lequel son identification à Cléopâtre, reine d'Egypte était clairement apparente.

Le signe du miroir.

L'Ecole française de psychiatrie a dégagé dans les années trente un important signe prodromique de la démence précoce nommé par Abély "le signe du miroir". Il est aujourd'hui quelque peu oublié et n'a guère fait l'objet d'études récentes. Il ne consiste pas, comme on le croit parfois, en une non-reconnaissance de l'image spéculaire. Il est important de le distinguer d'un phénomène de dépersonnalisation: la valeur diagnostique de ce dernier étant nulle⁷⁷. Le signe du miroir consiste dans le fait que le sujet s'avère si préoccupé par son image qu'il s'examine longuement et fréquemment devant les surfaces réfléchissantes. Il peut se rencontrer en diverses pathologies, mais Delmas⁷⁸ et Abély le discernent surtout à l'occasion d'états mélancoliques et lors d'entrées dans la démence précoce. Ajoutons qu'il n'est pas rare dans la psychose ordinaire, en particulier dans ses formes médiquées.

⁷⁷ Maleval J-C. La destructuration de l'image du corps dans les névroses et les psychoses, in Folies hystériques et psychoses dissociatives. Payot. Paris. 1981.

⁷⁸ Delmas A. Le signe du miroir dans la démence précoce. Annales médico-psychologiques, 1929, I, pp. 83-88.

Karim a attiré mon attention sur ce trouble. Pendant plusieurs mois, lors de son adolescence, il lui arriva de rester quatre à cinq heures par jour devant la glace de sa chambre. Dix ans plus tard, la cure analytique a amené une certaine sédation des troubles, mais il reste étonnamment préoccupé par son image. "A la fin des cours, me confie-t-il, je me dépêche d'aller au lavabo pour me regarder dans la glace". Il ajoute avec un brin d'humour: "Je vois bien que je suis le seul comme ça, sinon il y aurait foule". Dans la rue, il faut qu'il s'observe dans les vitrines. Il a l'impression d'être englué dans son image. "Je suis enfermé, dit-il, dans un monde où mon image est partout..." En une occasion, il lui est arrivé d'avoir dans le miroir une vision d'horreur: quelque chose d'affreux était là, qui n'était autre que lui-même. Il en perdit littéralement tout appui, puisqu'il dut aussitôt s'étendre sur son lit, en proie à une angoisse intense.

Deux caractères distinguent nettement ce phénomène d'un sentiment de dépersonnalisation: d'une part, l'aspect itératif du recours au miroir, d'autre part la persévérance de la reconnaissance de l'image. Cette dernière tend cependant à s'effacer à la faveur de l'évolution du trouble. Il faut en effet souligner, comme on l'a fait plus récemment, et comme le montre Karim, que le signe du miroir comporte souvent plusieurs stades. Nous n'en retiendrons que deux: l'observation incessante et le refus de l'autoscopie. Colette Naud en distingue un troisième, elle le nomme stade de réaction clastique, il se caractérise par le bris du miroir. Il s'agit à l'évidence d'une exacerbation du refus de l'autoscopie, de sorte qu'il ne paraît pas justifié à mon sens d'en faire un stade supplémentaire. Par la suite, selon Abély, le phénomène d'auto-observation disparaît lorsque la psychose se développe⁷⁹.

Les avis divergent quant à l'interprétation à donner à l'observation incessante. Certains sujets indiquent qu'ils cherchent à se retrouver, ou à contrôler quelque chose, mais il est manifeste que ces explications ne les satisfont pas. Le trouble ne cesse de posséder pour eux-mêmes un caractère énigmatique. Ils ressentent qu'un changement est intervenu, sans être en mesure de rendre compte de ce qu'il y a d'inaccoutumé ou d'anormal. C'est en somme, selon Abély, une "réponse à l'étonnement plus ou moins inquiet que le malade éprouve à propos du changement survenant en lui". Lors des longues heures qu'il passait devant le miroir, Jean-Pierre me confiait ne voir qu'une image vide. Elle lui semblait déshabillée. « C'est moi, disait-il, mais j'ai peine à ma reconnaître. Mon image manque de sens ». Cette dernière indication est précieuse : elle témoigne nettement que la texture symbolique du sujet se défait. Dans l'après-coup de l'avancée lacanienne sur le stade du miroir, tout montre, selon F. Sauvagnat, "que la méconnaissance constitutive de l'image du moi dans le miroir est devenue impossible au sujet". Il se trouve brutalement confronté à la facticité de sa constitution⁸⁰. En outre il lui est devenu difficile de s'appréhender comme séparé de cette image: Karim dit s'y sentir englué. Il

⁷⁹ Abély P. Le signe du miroir dans les psychoses et plus spécialement dans la démence précoce. Annales médico-psychologiques, 1930, I, pp. 28-36.

⁸⁰ Sauvagnat F. La double lecture du signe du miroir. Cahiers de Cliniques Psychologiques. Université de Rennes II. 1992, 15, p. 45.

ajoute que dans le monde extérieur il la rencontre partout. Il est intrigué par cette image. Il l'éprouve comme rassurante, mais s'inquiète d'elle, sans pouvoir expliquer pourquoi. L'autoscopie témoigne d'une certaine inertie du sujet, car le mouvement des identifications imaginaires s'avère bloqué : le fonctionnement "comme si" lui-même n'est pas compatible avec cette position.

Pour que le sujet puisse ex-sister "en-dehors" de ce qu'il perçoit, pour qu'il puisse se retrancher de la réalité, il faut que l'opération de la castration soit intervenue. Quand ce n'est pas le cas, l'objet n'étant pas raturé par le signifiant, il menace de venir faire tache dans l'image. C'est ce qui se produit quand s'accroît la défaillance de la phallicisation du moi qui semble au principe de l'autoscopie, tant par l'inquiétude qu'elle implique que par l'effort qu'elle suscite pour la compenser. Lacan nous a appris à considérer l'image spéculaire, non seulement comme la matrice du moi, mais aussi comme l'étoffe de l'être. "Ce qu'il y a sous l'habit, note-t-il dans *Encore*, et que nous appelons le corps, ce n'est peut-être que ce reste que nous appelons l'objet a"⁸¹, de sorte que "i(a) est l'habillement de ce reste". Dès lors, quand le sujet se trouve englué dans une image vacillante du moi, il risque de voir son être transparaître dans l'image. La carence radicale de la fonction du trait unaire, qui soutient l'idéal du moi, l'expose à ne plus être en mesure de différencier l'endroit d'où il se voit de celui d'où il se regarde. C'est ce que Jean-Pierre traduit par le sentiment d'être "tombé dans le miroir". Dépressif et toxicomane, il ne présentait pas de signe de psychose clinique, mais il se sentait "pseudo", avait l'impression que sa tête était désaxée, éprouvait ses vêtements comme une peau et son corps comme étranger. Il restait de longues heures à se regarder dans la glace de sa chambre. Il confia qu'il observait surtout "sa cage". En lui demandant ce qu'il entendait par là, il précisa "la cage" de ses yeux. Sans doute ce terme néologique vient-il là désigner l'objet regard qui en se présentifiant se confond dans l'image avec l'œil. Il associe en effet sur le fait que peu avant d'être tombé dans le miroir, il avait réalisé un superbe tableau dont "il avait crevé la cage des yeux". Intuition déjà que dans l'image spéculaire une présence innommable manque à manquer. Cette image n'inclut pas pour Jean-Pierre le point de négativation à partir duquel elle se soutient quand elle donne au corps une consistance imaginaire stable. "Ce qui fait tenir l'image, note Lacan, c'est un reste"⁸².

Quand l'objet a se prend à celle-ci de manière plus accentuée une horreur angoissante surgit. C'est ce qui caractérise le deuxième stade du signe du miroir: celui du refus de l'autoscopie.

Voici à cet égard les explications que donne un jeune homme de 21 ans observé par Ostanow. "Il s'était livré, au cours de plusieurs années, à un examen minutieux de sa figure en restant des heures entières devant une glace.[...] Il croyait, disait-il, noter que les personnes de son entourage remarquaient qu'il avait un aspect comique, une très petite tête, un front étroit, toute la structure d'un poulet. Il prétendait avoir entendu dire, quand on parlait de lui, qu'il n'avait pas de nez, et, quand, rentré

⁸¹ Lacan J. *Encore*. Séminaire XX. Seuil. Paris. 1975, p. 12.

⁸² *Ibid.*

chez lui, il se regardait dans un miroir, il lui semblait en effet que son nez avait changé de forme et que son front était devenu très étroit. Ces sensations faisaient que le malade évitait la société. Il lui semblait que les passants se moquaient de lui, s'écartaient sur son passage pour ne pas le frôler, se bouchaient le nez et la bouche à son approche. Il croyait aussi que quelqu'un répandait le bruit qu'il se livrait à l'onanisme."⁸³ Dans cette observation, l'horreur de l'objet a envahit l'image spéculaire: elle surgit par l'entremise d'une tête de poulet et c'est bientôt le sujet tout entier qui s'éprouve comme un animal ridicule, puant et masturbateur. Quelques temps plus tard ce sujet entra dans la psychose clinique et il ne présenta plus le signe du miroir.

Il arrive cependant qu'un phénomène semblable soit observable dans le cours d'une psychose mélancolique. "Docteur, je vous en prie, se plaignait un patient d'Abély, débarrassez-moi de ce martyr (sic); malgré moi je me sens forcé à regarder mon visage et c'est trop pénible de voir ce que je suis devenu; plus je m'examine, plus il me semble que j'ai une tête de canard". Ce canard-là, comme le poulet précédent, est une chose horrible qui surgit quand défaille la fonction d'enveloppe de l'image spéculaire. Chez un sujet schizophrène, qui confiait éviter les miroirs, l'image est différente, mais elle possède la même caractéristique repoussante : il se voyait livide, le teint bleu, perdant ses cheveux, une image de cadavre.

Plutôt que de voir cela certains sujets préfèrent retourner les glaces ou les recouvrir d'un morceau de tissu. Une schizophrène, rapporte Colette Naud, fut confrontée par surprise au miroir quand tomba l'écharpe par laquelle elle l'avait voilé. Elle se regarda avec une expression d'effroi, poussa un cri, puis se précipita sur un réveil-matin et le lança à toute volée dans la glace qu'elle brisa⁸⁴. Quand la fonction d'étoffe de l'être dévolue à l'image spéculaire est radicalement carente, quand l'objet a se présentifie avec tant d'insistance, le sujet est le plus souvent entré dans la psychose clinique.

Cependant, le phénomène peut se produire hors-déclenchement de manière temporaire. Ce dont témoigne Karim. Pour lui, quand l'objet s'est présentifié, l'image spéculaire s'est dissipée, de sorte qu'il dut s'étendre sur son lit, n'étant plus en mesure de se soutenir, et s'éprouvant comme laissé en plan. Il fallut quelques heures pour qu'il puisse se relever.

Certains sujets confrontés à ces phénomènes angoissants parviennent à développer des défenses plus ou moins réussies. Ils recourent alors à l'une des méthodes les plus fréquemment utilisées pour porter la jouissance disruptive au semblant: le pousse-à-la femme. Ce dernier est observé dès les premières descriptions du signe du miroir. Abély rapporte l'observation d'un jeune homme de vingt et un ans qui ne pouvait travailler qu'avec une glace à côté de lui: "c'est, disait-il, pour me tenir

⁸³ Ostanow P. Le signe du miroir dans la démence précoce. Annales médico-psychologiques, 1934, II, pp. 787-790.

⁸⁴ Naud C. A propos de certaines évolutions rares du signe du miroir. Thèse médecine. Paris. 1962., p. 13.

compagnie". Dans les trains il s'enfermait dans les toilettes pour se contempler dans la glace. Il ne pouvait pas entrer dans un salon sans se précipiter vers la glace la plus proche. Il restait des heures dans sa salle de bains à se frotter énergiquement les joues devant son miroir: "c'est, disait-il, pour me donner des couleurs comme les femmes". En la circonstance le pousse-à-la femme reste à l'état d'ébauche. Il n'en possède pas moins une grande valeur diagnostique quand il est connecté à l'autoscopie incessante. Ce jeune homme deux ans plus tard était devenu inerte, hostile et impulsif. Le signe du miroir avait alors pratiquement disparu.

Sauvagnat note à juste titre qu'il y a lieu de mettre en doute l'opinion classique selon laquelle les troubles qui caractérisent ce signe clinique seraient plus avérés avant le déclenchement de la psychose. Toutefois quand il se rencontre en une psychose déclarée il se présente sous des formes caractéristiques: soit sous la forme mélancolique du refus de l'autoscopie, soit sous une forme délirante dans laquelle le pousse-à-la femme apparaît plus affirmé. On sait que Schreber avait selon son médecin un "penchant à se dénuder plus ou moins complètement et à se regarder dans la glace attifé de faveurs et de rubans multicolores à la façon des femmes"⁸⁵ Il donne lui-même l'une des raisons qui peut justifier en ces circonstances l'autoscopie itérative: une observation menée distraitemment ne saurait suffire à convaincre de sa féminisation. "L'observateur, écrit-il, devra se donner la peine de rester là au moins dix minutes, un quart d'heure. Alors, tous pourraient remarquer le gonflement et le dégonflement alternatif de mes seins. Evidemment, poursuit-il, le système pileux demeure, d'ailleurs modestement développé chez moi, sur les bras et à l'épigastre; les mamelons restent de petite taille, tels qu'ils le sont couramment chez l'homme; mais à part cela, je suis assez hardi pour l'affirmer, quiconque me verrait debout devant un miroir, le haut du corps dévêtu - surtout si l'illusion est soutenue par quelques accessoires de la parure féminine -, serait convaincu d'avoir devant soi un buste féminin"⁸⁶. La durée de l'autoscopie prend donc là sa source dans les efforts du sujet pour parvenir à conformer l'image spéculaire aux signifiants du délire, ce dernier œuvrant pour significantiser la jouissance incorporée à cette image.

Chez un schizophrène observé par Abély le pousse-à-la-femme associé à l'autoscopie emprunte des formes plus frustrées. Il passait la plus grande partie de ses journées à s'examiner. "Un matin, rapporte le médecin, à notre visite, nous ne fûmes pas peu surpris de le retrouver blotti dans un coin, atrocement maquillé, son visage était recouvert de plâtre qu'il avait arraché au mur du dortoir, ses yeux étaient bistrés avec la mine du crayon qui lui servait à écrire, ses lèvres étaient horriblement teintées de rouge avec une substance que nous n'avons pas pu définir, peut-être avec un bâton qu'il avait mendié la veille au parloir à une visiteuse. Ce pierrot de carnaval n'était nullement joyeux; il paraissait soucieux, morose et nettement hostile. Par la suite, il écrivit d'innombrables lettres à des parfumeurs parisiens

⁸⁵ Schreber D. P. Mémoires d'un névropathe.[1903]. Seuil. Paris. 1975, p. 307.

⁸⁶ Ibid., p. 228.

leur réclamant les produits de beauté les plus hétéroclites. Quand on lui eût supprimé la glace il essayait de se regarder dans les carreaux de la fenêtre et dans un gobelet rempli de tisane"⁸⁷

Bien que le signe du miroir constitue apparemment un trouble de l'identité, on aura compris qu'il est corrélatif d'une délocalisation de la jouissance, et d'une carence de la fonction du trait unaire à porter sa marque sur l'objet a.

Le dégagement de sa logique permet de le discerner sous des formes discrètes chez des sujets qui pourtant ne présentent pas ce signe tel que l'a décrit la psychiatrie. Un analysant de G. Dessal, qui disait fréquemment de lui « je suis très superficiel », avait depuis l'enfance une propension à se regarder dans les miroirs. Il suscitait un problème de diagnostic différentiel, faisant hésiter entre névrose obsessionnelle et psychose ordinaire. « Nous voyons, rapporte l'analyste, que ce monsieur a un problème particulier avec les miroirs. Il s'y regarde constamment depuis son enfance, il ressent un profond rejet pour son image ». « Cela semble une contradiction, commente Jacques-Alain Miller, il ne peut cesser de se regarder dans le miroir mais il se trouve laid et pour cela il rejette son image »⁸⁸. La logique du signe du miroir semble éclairer cette contradiction : la présence latente de l'objet dans l'image tare celle-ci, cependant, malgré sa défaillance, elle permet encore de masquer la déchéance de l'être, d'où l'importance de la soutenir par la vision. Bien entendu, il est nécessaire que d'autres éléments viennent confirmer l'hypothèse diagnostique, comme ce fut le cas, car le sentiment de laideur pourrait être en relation avec le complexe de castration, et ressortir de la clinique de la névrose. Outre la présence de phénomènes accentués de transivisme, ce même sujet, sous l'effet de la consommation de substances hallucinogènes, se regardant dans un miroir, avait cru se voir avec une poitrine de femme, révélant de nouveau la possible association, déjà aperçu par Abély, entre le pousse-à-la-femme et le signe du miroir.

Ce dernier témoigne d'une fragilité des assises du sujet, de sorte qu'il annonce souvent le déclenchement de la psychose. L'émergence d'une jouissance hors-limite ou les ébauches de pousse-à-la-femme sont les indices de semblables épreuves subjectives; elles semblent cependant moins fréquemment annonciatrices d'un marasme psychologique.

Défaillances discrètes du capitonnage.

Certains sujets de structure psychotique ne s'avèrent guère préoccupés par leur image, en revanche ils se plaignent de troubles de la pensée et du langage. La plupart de ceux-ci témoignent de

⁸⁷ Abély P., o.c., p. 30.

⁸⁸ Miller J-A. Je suis très superficiel. Cahier. Association de la Cause freudienne Val de Loire & Bretagne. 2000, 14, p. 12.

discrètes ruptures de la chaîne signifiante qui impliquent ratages dans le nouage du symbolique aux autres dimensions.

Dans la parole chacun des termes est anticipé dans la construction des autres, il faut qu'un bouclage rétroactif intervienne pour qu'une signification se dépose, celle-ci, souligne Lacan, est toujours phallique, en tant qu'elle résulte d'un choix opéré par le sujet à partir du signifiant qui localise sa jouissance. Quand il se révèle que la fonction phallique est défaillante, la tension anticipatrice devient lâche, et le bouclage rétroactif s'avère difficile à produire. C'est ce qu'éprouve Artaud, sans doute dès l'âge de dix-neuf ans, en tout cas longtemps avant le déclenchement de sa psychose en 1937. Il décrit fort bien le phénomène dans une lettre à George Soulié de Morant écrite en 1932: "Dans cet état, confie-t-il, où tout effort d'esprit, étant dépouillé de son automatisme spontané est pénible, aucune phrase ne naît complète et toute armée; - toujours vers la fin, un mot, le mot essentiel, manque, alors que commençant à la prononcer, à la dire, j'avais la sensation qu'elle était parfaite et aboutie.[...] et lorsque le mot précis ne vient pas, qui pourtant avait été pensé, au bout de la phrase commencée, c'est ainsi que ma durée interne se vide et fléchit, par un mécanisme analogue pour le mot manquant, à celui qui a commandé le vide général et central de toute ma personnalité"⁸⁹. Il rapporte cette "fragmentation de sa pensée" au "manque d'une certaine vue synthétique"⁹⁰. Huit ans plus tôt, dans sa "Correspondance avec Jacques Rivière", il faisait déjà état du même trouble: "Il y a donc, affirmait-il, un quelque chose qui détruit ma pensée, un quelque chose qui ne m'empêche pas d'être ce que je pourrais être, mais qui me laisse, si je puis dire, en suspens. Un quelque chose de furtif qui m'enlève les mots *que j'ai trouvés*, qui diminue ma tension mentale, qui détruit au fur et à mesure dans sa substance la masse de ma pensée, qui m'enlève jusqu'à la mémoire des tours par lesquels on s'exprime et qui traduisent avec exactitude les modulations les plus inséparables, les plus localisées, les plus existantes de la pensée"⁹¹. Artaud souligne que les éléments qui défont sont précisément ceux qui seraient les plus appropriés pour le représenter dans sa singularité. Surgit alors une question: comment parvient-il dès cette époque à développer malgré tout une œuvre originale? Il semble indiquer que c'est, non à partir d'intuitions personnelles, mais en pensant contre les pensées des autres: la "présence de quelqu'un", affirme-t-il à George Soulié de Morant, lui est nécessaire pour penser, "ma pensée, précise-t-il, s'accroche à ce qui vit et réagit en fonction des idées qu'il émet, elle ne comble pas le vide [...] Seul je m'ennuie mortellement, mais en général je me trouve dans un état pire que l'ennui, extérieur à toute pensée possible. Je ne suis nulle part, et tout ce qui me représente s'évanouit [...] C'est vous dire si par moments je tombe bas. Le néant et le vide, voilà ce qui me représente..." Pour qui ne dispose pas de la fonction phallique, Artaud indique ici qu'il reste la ressource de s'appuyer sur des significations portées par la présence des autres. Cette notation est importante pour comprendre ce qui est au principe du fonctionnement "comme si" et plus généralement des stabilisations fondées sur des repères imaginaires: si la présence physique de l'autre est importante, c'est, semble-t-il, parce qu'elle donne au

⁸⁹ Artaud A. Oeuvres complètes. Gallimard. Paris. 1976, I**, pp. 202-203.

⁹⁰ Ibid., p. 194.

⁹¹ Artaud A. Oeuvres complètes. Gallimard. Paris. 1984, I*, p. 28.

sujet de structure psychotique un accès à la connexion qui lui fait défaut, celle de la jouissance et de la parole. Que celle-ci soit portée par un corps qui l'anime lui confère un poids et une consistance enviable pour qui ne dispose pas du signifiant phallique propre à assurer la copulation de l'être et du langage: "Entendant parler des gens, note Artaud, j'en arrive à être étonné de la multiplicité des aspects qui demeurent vivants en eux, des aperçus qu'ils sont capables d'émettre sur les idées et sur la vie". L'image de l'autre semble lui permettre un cadrage de l'objet a.

Frédéric, un jeune homme dépressif, qui souffrait de troubles semblables, confiait qu'il ne pouvait plus s'arrêter quand il partait dans une conversation, parce qu'il éprouvait une sensation d'inachèvement qui le portait à chercher un point d'arrêt toujours fuyant, et parce qu'il avait l'impression que ses paroles ne parvenaient pas à exprimer des pensées vraiment personnelles. Il se plaignait d'un manque d'idées maîtresses pour se diriger, ce qui ne lui permettait pas de s'élever au-delà des détails dans lesquels il se sentait contraint à perdre sa pensée. Le départ de sa femme avait beaucoup accentué ce phénomène auparavant discret.

Le même trouble se discerne sous une forme différente chez une jeune femme qui fit une demande d'analyse pour la raison majeure qu'elle parlait trop. Ce n'est pas qu'elle craignait de trahir ses pensées ni qu'elle s'inquiétait de la manière dont ses propos était reçus. En fait, disait-elle, sa parole l'abrutissait, comme le bruit de la ville, comme le bavardage des autres femmes: tout cela était vide. Elle se plaignait par surcroît de parler trop vite, de sorte que parfois elle prononçait les mots à l'envers ou elle intervertissait les lettres. Par exemple elle aurait dit "aminaux" au lieu d'animaux. Elle avait le sentiment de « trébucher » sur les mots : « persévérer, je n'arrive pas à le prononcer, je dis souvent pervers-serrer ». « C'est gênant », commentait-elle avec un sourire étrange et détaché. Du fait de la carence du signifiant phallique le symbolique lui paraît être dans une sorte d'état de flottement perpétuel, la clôture de la signification n'advient qu'avec difficulté, des éléments parasites s'insèrent trop aisément dans la chaîne. Elle perçoit chacun à son image de sorte qu'elle craint "un risque de confusion des langues" pour son bébé si elle l'emmène en vacances à l'étranger. Elle-même donne une remarquable impression d'inconsistance corrélée au peu de poids de ses propos: "ça m'est difficile de parler, dit-elle, parce que je ressens chaque mot comme une perte; en même temps, je parle tout le temps, mais tout ce que je dis est vide". Parfois elle éprouve des difficultés avec la métaphore : « quand on me dit *change de disque* je ne sais pas comment je dois l'entendre : il y a plusieurs sens, j'ai peur de ne pas choisir le vrai ». Elle fait des mots croisés « pour stabiliser sa cervelle ».

Quand la pensée se fissure de manière plus accentuée encore, l'absence de la référence dans le champ du langage se révèle. Lors des entretiens préliminaires, Karim me confia que la cause de sa difficulté à vivre devait résider selon lui, dans un acte perpétré par son arrière grand-père, en Afrique

du Nord, dont il porterait encore le poids de culpabilité. Quel fut cet acte? Il ne le savait pas, et cela le préoccupait. Avait-il tué sa femme, sa mère, ou même son propre père? Avait-il volé? Avait-il assassiné un homme d'un autre clan? Ses hypothèses reposant sur quelques indices plus ou moins plausibles étaient multiples, or malgré ses recherches auprès de sa famille il ne parvenait pas à conclure. Peu à peu le problème perdit son acuité. Deux ans plus tard, à la faveur de la cure, l'énigme s'était déplacée, Karim, sujet fort intelligent, cernait avec finesse que son tourment portait sur la béance du symbolique. "Je suis fasciné par le pourquoi, me dit-il, c'est la raison pour laquelle je n'adhère à aucune réponse. Je suis construit à 80% autour d'un pourquoi. Ça j'en suis sûr. Quand on reste comme moi dans une relation fusionnelle avec la mère, il n'y a pas de pourquoi; le premier pourquoi c'est peut-être le père, pourquoi est-il là? Mais le principal pourquoi c'est: qu'est-ce que la vie? Je demandais souvent autour de moi, on me répondait par un comment: c'est fait pour... En fait il n'y a pas de réponse au pourquoi, alors j'en ai marre". Il n'est pas en mesure de trouver appui sur une réponse portée par une jouissance phallicisée. Or il faut que celle-ci soit en mesure de lester le montage du fantasme pour qu'elle fasse obstacle à ce que des questions se multiplient et s'imposent avec une insistance angoissante.

Quand le signifiant propre à réguler la jouissance est carent, le fantasme n'est pas en mesure d'assurer solidement sa fonction de protection contre la jouissance maligne de l'Autre. "Au moment, se plaint Artaud à Jacques Rivière, où l'âme s'apprête à organiser ses richesses, ses découvertes, cette révélation, à cette inconsistante minute où la chose est sur le point d'émaner, une volonté supérieure et méchante attaque l'âme comme un vitriol, attaque la masse mot-et-image, attaque la masse du sentiment, et me laisse, moi, pantelant comme à la porte même de la vie"⁹²

Que la chaîne signifiante puisse se briser, se relâcher, perdre sa consistance chez des sujets de structure psychotique, en l'absence de troubles majeurs, nous en trouvons l'indice en certaines intrusions fugitives de mots parasites dans la pensée, ainsi qu'en de discrètes émergences de vocables néologiques dans la parole. Richard, un jeune homme d'origine anglaise, qui se plaignait de "symptômes psychosomatiques", introduit à la logique du phénomène. Il me fait part qu'il se trouve parfois gêné d'entendre des mots, le plus souvent obscènes, issus de sa langue maternelle, se faufiler dans des syllabes françaises. Cela se produit parfois même au sein de sa langue d'adoption. "Dans 'où tu habites?', je perçois 'où ta bite?', dans 'laitue', 'l'es-tu?', etc." On discerne en ces exemples, les premiers qui lui viennent, dans l'un une allusion à la jouissance, dans le second une référence à l'être, par quoi s'indique un trop de présence de l'objet a, ce que confirme Richard quand il note la propension à l'obscénité des signifiants parasites. Quand un signifiant se déconnecte de la chaîne il met en évidence la dimension de la lettre⁹³ et sa fonction inconsciente d'accueil de la jouissance. La

⁹² Artaud A. Lettre à Jacques Rivière du 6 juin 1924, in Oeuvres complètes. Gallimard . Paris. 1984, I*, p.42.

⁹³ Le signifiant est un élément symbolique qui ne possède de valeur que différentielle: il ne se conçoit que couplé à un autre; en revanche, la lettre est un objet réel, isolable, dont témoigne la casse du typographe, de sorte que Lacan la définit comme "la structure essentiellement localisée du signifiant" (Lacan J. Ecrits, o. c., p. 501).

forclusion du Nom-du-Père implique un relâchement de la consistance de la chaîne qui fait du psychotique un sujet particulièrement attiré par la jouissance de la lettre. L'on ne s'étonnera pas que Richard affirme avoir une "jouissance" des mots compliqués, qu'il soit passionné par les mots croisés, le scrabble, l'émission télévisée les chiffres et les lettres, enfin qu'il aime les anagrammes⁹⁴, les contrepéties⁹⁵ et les palindromes⁹⁶. Dans l'attrait pour ces exercices se manifeste une tentative de maîtrise des lettres disruptives et de la jouissance inquiétante portées par elles. L'exemple de Richard n'est pas à cet égard anecdotique: un goût pour les jeux de la lettre a été maintes fois constaté chez des sujets de structure psychotique.

Arielle était une bonne élève quand elle était en classe de seconde, cependant elle perdait beaucoup de points dans ses notes de dissertation parce qu'elle inventait des mots sans le savoir. Il s'agissait de mots qui avaient du sens, précise-t-elle, des mots fondés sur la racine, sur l'étymologie, "je cherchais par leur intermédiaire à être exacte, précise, et à dépasser les limites". "J'aimais les mots, ajoute-t-elle, d'ailleurs à cette époque j'avais un cahier où je notais quand la langue fourche. Je me souviens de l'un d'eux. Ma cousine voulait me dire: "dépêche-toi de faire du gruyère râpé", dans sa précipitation elle a dit : "fais du grouillard". Je notais soigneusement de telles expressions sur mon cahier et ensuite je les décomposais. Aujourd'hui, cela m'a passé. Je ne suis plus à la recherche du mot exact". Cependant, Arielle s'avère maintenant fascinée par l'écriture: elle s'étonne elle-même de l'exceptionnel attrait exercé sur elle par la lettre." Je pourrais recopier toute une journée, dit-elle, mais cela m'inquiète, car je pourrais recopier n'importe quoi, même des bêtises, par moments le sens n'a plus d'importance".

Une analysante de M-H Brousse, une femme traductrice, qui se plaint d'alcoolisme, témoigne d'un semblable attrait pour la lettre, associé chez elle à des activités d'écriture qui possèdent une fonction de suppléance plus manifeste que les jeux de Richard. "Les mots dans leur matérialité l'enchantent, rapporte-t-elle. Elle aime leur forme lorsqu'elle écrit". Dès quinze ans l'écriture, liée à sa facilité pour les langues étrangères, devint une jouissance quotidienne. "Elle est intarissable, nous dit-on, sur la qualité de la plume de son stylo, le rapport avec le papier, comme sur la musique des mots... Du journal intime à la poésie, en passant par la nouvelle, ce n'est que lorsqu'elle écrit que [la] division de sa pensée s'arrête[...] Il semble très probable qu'écrire et traduire sont pour elle deux faces d'une même suppléance: celle d'un rapport à la langue comme telle, sous les aspects de la multiplicité des langues qui soutient une identification imaginaire au père." La patiente rattachait en effet son goût et sa facilité pour les langues à son père, prêtre défroqué, parlant lui-même de nombreuses langues. Il est intéressant de noter une nouvelle fois que certaines particularités étaient présentes très tôt permettant

⁹⁴ Une anagramme est un mot obtenu par transposition des lettres d'un autre mot, par exemple de "Marie" en "Aimer".

⁹⁵ Une contrepétie est une interversion de lettres ou de syllabes d'un ensemble de mots spécialement choisis, afin d'en obtenir d'autres dont l'assemblage ait également un sens, le plus souvent grivois. L'on doit à Rabelais celle-ci: Femme folle à la messe - femme molle de la fesse.

⁹⁶ Le palindrome est un groupe de mots qui peut être lu indifféremment de gauche à droite ou de droite à gauche en conservant le même sens, tel que "élu par cette crapule".

de discerner la structure psychotique bien avant l'âge adulte. Dès l'enfance, elle avait inventé une langue, le "jibi", avec ses règles, comprise par sa mère, et que d'autres ont pu saisir. Dans celle-ci, tous les verbes se terminent par "é". Elle donne trois exemples: "Ji mangé lé"= mange! ; - Ji taisé= tais-toi! ; Fouté= va te faire foutre!". "Il s'agit d'une langue fondamentale, commente M-H Brousse, mais qu'elle n'est pas la seule à parler, et qui est traductible. Pourtant, la structure de cette langue présente deux caractéristiques remarquables: elle ne comporte pas de troisième personne ("il n'y a pas de pronoms"), et le je et le tu sont indifférenciés - ce qui nous renvoie à la confusion de l'axe a-a' non réglé par le Nom-du-Père en A. Manque aussi le temps des verbes. Le signifiant produit une réduction à la pure relation imaginaire, comme c'est le cas dans les phrases interrompues de Schreber où le signifiant tombe dans le champ exclu de l'Autre. La forme impérative prise par ces énoncés indique une relation imaginaire qui surgit lorsque, dans l'Autre, est invoqué par ce registre du tu, un signifiant primordial exclu pour le sujet. Par ailleurs, de même que la langue fondamentale de Schreber était parlée par Schreber et par un Dieu que Lacan met du côté maternel, un Dieu occupant la place du laissé tomber, de même cette langue parlée par la patiente et sa mère pointe l'exclusion de l'"Autre de la loi"⁹⁷ Qu'un enfant invente une langue plus ou moins élaborée n'est certes pas en soi une caractéristique de la structure psychotique ; mais toutes ne se structurent pas comme le « jibi » sur une réduction de la relation à l'autre à l'axe spéculaire.

Il est fréquent qu'une irruption de la lettre soit discernable chez des sujets psychotiques dès les entretiens préliminaires. Une jeune femme me rapporta avoir vu dans la rue, après une dispute avec ses parents, une voiture portant la marque commerciale "A.B. Dick", elle en tira la conclusion que ses parents voulaient qu'elle abdique. Une autre supposait être aimée par son professeur depuis une dictée intitulée "les semailles": elle pensait qu'il s'adressait à elle quand il prononçait "ils sèment".

Des néologismes sémantiques plus ou moins discrets sont encore notables. "Croyez-vous que c'est pénitenciaire?" me demanda une patiente, faisant ainsi allusion à des persécutions sur lesquelles elle s'interrogeait. Il était discernable dans le contexte qu'elle entendait par "pénitenciaire": "visant à la punir", mais, en dépit de ma demande, elle n'éprouvait pas la nécessité de le préciser, le mot semblait porter pour elle un caractère d'évidence extrême.

Stevens décrit des phénomènes apparentés en les nommant "mésusage du signifiant". Une patiente lui explique que ses sœurs ont *coupé* tout lien avec ses parents, mais qu'elle a opéré avec eux un *coup* radical. Il lui demande de préciser, et elle répond que dans les deux cas, "cela a produit une séparation d'avec les parents mais que pour elle c'était autre chose - c'est pourquoi elle dit un "coup". Elle admet que cela ne convient pas, mais c'est tout de même le mot qu'il faut utiliser. "Plus brièvement, continue Stevens, relevons d'autres exemples: "Je n'étais pas suffisamment *normative*" à la place de *normale*. "Je me *révolutionnais*" à la place de je me *révoltais*. De même, elle fait un usage

⁹⁷ Brousse M-H. Question de suppléance. Ornicar? Bulletin périodique du champ freudien, Oct-Déc. 1988, 47, pp. 70-71.

particulier, très singulier même, de certains proverbes, qu'elle déforme dans des situations qui mettent en jeu une dimension subjective. Ainsi: "Avec ma sœur, je suis à *couteau coupé*" au lieu de à *couteau tiré*, ou encore: "Je lui dis *mes* quatre vérités" pour *ses* quatre vérités"⁹⁸. Ces exemples sont relevés dans un nombre important de séances, mais restent peu fréquents. La difficulté éprouvée par le sujet pour rompre l'inertie de la lettre en réintroduisant ces mésusages du signifiant dans les connections de la chaîne semble assez caractéristique des phénomènes. Ils restent cependant d'interprétation difficile, et il serait imprudent de conclure à la structure psychotique du seul fait de leur manifestation fugitive. En revanche quand ils insistent ils constituent un signe clinique assez directement référent à ce que Stevens nomme une pétrification du sujet sous un signifiant..

Troubles de l'identité et prévalence des identifications imaginaires.

Les psychanalystes qui cherchent à appréhender la psychose par une faiblesse accentuée de l'ego accordent une importance particulière aux troubles de l'image du corps. Dans cette perspective le moindre phénomène de dépersonnalisation devient un indice de psychose ; tandis que toute psychose implique morcellement de la représentation du corps propre. Un travail antérieur m'avait conduit à rappeler qu'il n'en est rien⁹⁹. Cependant, il est fréquent que le sujet psychotique se plaigne d'un manque d'assise de son identité ; tandis que le laisser-tomber du corps, mentionné plus haut, témoigne que l'élément imaginaire peut se défaire de ses connexions. Il semble qu'un effet majeur de la perte des assises du moi soit une propension de celui-ci à se laisser capter par d'autres images spéculaires; d'où l'association souvent notée entre les troubles de l'identité et la prévalence des identifications imaginaires.

Bien plus que la dépersonnalisation, ce sont les phénomènes de transitivity, situés sur l'axe a-a', qui, chez beaucoup de psychotiques, s'avèrent au centre de la clinique des défaillances et des efforts de compensation du moi.

Lors d'un stage effectué avec un étudiant de sa promotion, Norbert se plaint d'être « comme une éponge » : il s'aperçoit qu'il imite les gestes et les paroles de son camarade. Lui qui s'éprouve sans personnalité, ni modèle, constate qu'il pense en s'entendant adopter les intonations de l'autre. Il note que ce n'est pas la première fois que cela lui arrive. Le phénomène lui est pénible. Un sujet mentionné plus haut, qui se ressent « très superficiel », relate une expérience très semblable. « Dans une discothèque, par exemple, rapporte G. Dessal, il observe une femme et soudain se rend compte qu'il imite involontairement ses mouvements corporels, y compris les mouvements de la bouche, semblant

⁹⁸ Stevens A. Aux limites de la psychose. *Ornicar?* Bulletin périodique du champ freudien, Oct-Déc. 1988, 47, p. 77.

⁹⁹ Maleval J-C. La déstructuration de l'image du corps dans la névrose et la psychose, in *Folies hystériques et psychoses dissociatives*. Payot. Paris. 1981.

répéter ce que la femme est en train de dire à ce moment. Cela ne lui arrive qu'une fraction de seconde, parce qu'aussitôt il se sent horrifié par ce qui arrive et s'arrête immédiatement ». En ce qui concerne le sentiment d'être superficiel dont ce sujet fait état, Jacques-Alain Miller considère qu'il témoigne d'un glissement « sur la surface imaginaire, sur la pure captation de l'image ». Son identité sexuelle inconsciente est marquée d'incertitude : devant une femme, il se sent capté par une image féminine, devant un homme surgit la peur homosexuelle. « Finalement, ajoute Jacques-Alain Miller, il n'a pas une identité fixe parce qu'il y a quelque chose chez lui qui change en fonction du visage qu'il a devant lui. Il définit son transitivity subie en termes de « être superficiel »[...] Son transitivity est quelque chose de très pur, de très élémentaire, et il n'y a pas de construction délirante autour »¹⁰⁰. Des formes plus complexes et plus spectaculaires peuvent s'observer. Ainsi, par exemple, « une jeune femme en analyse, Chloé, témoigne éprouver un phénomène qu'elle juge surnaturel : « chaque fois qu'elle sort dans la rue après avoir eu des relations sexuelles satisfaisantes avec son partenaire, les visages des passants qu'elle regarde viennent se coller au sien et s'y substituer, lui dérobant son identité. [...] Le masque qui vient se coller sur son visage, commente G. Morel, est littéralement découpé sur l'image de l'autre à laquelle le sujet s'identifie en miroir [...] Les fonctions du corps et de ses organes ne sont cependant pas altérées comme souvent dans la schizophrénie (Chloé n'est pas, par exemple, étouffée par ce masque volant). Au moment où la jouissance se présente, le sujet subit une double perte d'identité : elle ne sait plus qui elle est et doit se répéter à elle-même son propre nom »¹⁰¹

A un degré plus accentué, quand la psychose se déclenche, l'image du corps peut nettement se déconnecter de ses attaches symboliques, pour donner naissance à des phénomènes qui ont été décrits, par la psychiatrie classique, sous les termes de syndrome de Fregoli, d'illusions de sosies ou d'illusions d'intermétamorphose. Dans le premier un nom s'impose qui diffuse en de multiples images ; dans le second des images s'apparentent en se coupant de leur nom ; dans le dernier des images s'interpénètrent¹⁰².

Pour parer à la défaillance du fantasme fondamental, qui risque de laisser le sujet psychotique sans orientation dans l'existence, Lacan indique que la solution initiale se trouve recherchée par quelque identification permettant d'assumer le désir de la mère¹⁰³. Il semble que cette identification puisse être relayée par d'autres qui présentent une caractéristique semblable: celle de fonctionner par branchement, tantôt sur les idéaux d'un proche, tantôt sur ceux d'un personnage élu. De telles identifications imaginaires s'avèrent souvent d'une grande labilité et de peu de consistance. Le sujet l'exprime parfois lui-même très nettement: "je ne ressens pas qui je suis, me confiait l'un d'eux, j'ai dû l'apprendre par la psychologie et la psychanalyse, mais c'est un processus artificiel, purement mental.

¹⁰⁰ Miller J-A. Je suis très superficiel, in Cahier, o.c., p.18.

¹⁰¹ Morel G. Ambiguïtés sexuelles. Sexuation et psychose. Anthropos. 2000, p. 249.

¹⁰² On consultera avec profit sur ce sujet : Thibierge S. Pathologie de l'image du corps. Etude des troubles de la reconnaissance et de la nomination en psychopathologie. PUF. Paris. 1999.

¹⁰³ Lacan J. D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose, in Ecrits, o.c., p. 565.

Je ne suis plus d'extrême-droite, mais je continue à me cacher derrière des images de virilité". Les identifications imaginaires non soutenues par le trait unaire constituent un signe clinique de première importance, car elles répondent aux deux données exigées pour le discernement de la psychose ordinaire : elles témoignent et d'une faille subjective et de la compensation de celle-ci.

Alors même que Schreber avoue dans ses "Mémoires" avoir consenti à sa féminisation, il affirme avoir conservé entièrement l'ancien amour pour sa femme¹⁰⁴. Indication précieuse, note Lacan, elle atteste que "la relation à l'autre en tant qu'à son semblable, et même une relation aussi élevée que celle de l'amitié au sens où Aristote en fait l'essence du lien conjugal, sont parfaitement compatibles avec le désaxement de la relation au grand Autre"¹⁰⁵. Il apparaît donc que, même dans la psychose déclarée, la dimension imaginaire possède pour le psychotique une autonomie. Cette propriété semble au fondement de stabilisations parmi les plus fréquentes.

A cet égard Lacan note en 1956 l'intérêt de la mise en valeur du fonctionnement "comme si" dans les antécédents du psychosé. Il signale que ce sont les travaux d'Hélène Deutsch qui ont dégagé ce "mécanisme de compensation imaginaire" auquel ont recours des sujets qui "n'entrent jamais dans le jeu des signifiants, sinon par une sorte d'imitation extérieure"¹⁰⁶. Il est curieux de constater l'oubli dans lequel ces indications ont longtemps été tenues. Les vocabulaires de la psychanalyse ignorent le concept, les manuels de psychiatrie lui accordent au mieux quelques lignes. Les études d'orientation lacanienne restent extrêmement rares. En revanche, la notion de "personnalité comme si" trouve crédit dans les travaux des psychanalystes qui se réfèrent à la psychologie du moi et qui tentent d'objectiver la catégorie des "borderlines". Ce n'est que dans ce champ et dans cette perspective qu'on lui accorde une place digne d'en faire un thème de congrès. Ainsi, en présence d'Hélène Deutsch, l'Association Américaine de psychiatrie se réunit en décembre 1965 pour traiter des "Aspects théoriques et cliniques des caractères "comme si". La focalisation sur les fonctions du moi y incite certains à donner une si large extension à la notion que sa spécificité se perd en décrivant des symptômes "comme si", des mécanismes "comme si", des traits de caractères "comme si", des pseudo états "comme si", etc. La plupart des analystes estiment que le sens de la réalité est préservé chez les patients d'Hélène Deutsch, suffisamment pour ne pas les confondre avec des psychotiques, toutefois, note le rapporteur, une étude plus serrée confirmerait probablement l'opinion de Phyllis Greenacre selon laquelle le sens de la réalité s'avère défaillant dans le caractère "comme si". Quand le fonctionnement psychotique se discerne essentiellement à l'aide d'un critère de réalité, à la fois grossier et incertain, quand la psychose ordinaire n'est pas conceptualisable, la catégorie fourre-tout des borderlines se trouve la bienvenue pour faire place à un peu de psychose sans psychose. Cependant, les six principales caractéristiques des "états narcissiques" dégagés par Hélène Deutsch, telles qu'on les résume en 1965, s'avèrent pour la plupart constituer des traits partagés par les psychotiques: a) stade primitif de la relation objectale sans

¹⁰⁴ Schreber D.P. Mémoires d'un névropathe, o.c., p. 152.

¹⁰⁵ Lacan J. D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose, in Ecrits, o.c., p. 574.

¹⁰⁶ Lacan J. Les psychoses, o.c., p. 218 et 285.

instauration de la constance de l'objet; b) développement pauvre du surmoi avec persistance de la prédominance de l'angoisse à l'égard de l'objet; c) prévalence du processus de l'identification primaire; d) manque du sens de l'identité; e) superficialité émotionnelle et pauvreté générale de l'affect, ce dont ces patients n'ont pas conscience; et f) manque d'insight¹⁰⁷. Leurs troubles s'apparentent certes à la dépersonnalisation, mais ils en diffèrent car ils ne sont pas perçus comme pathologiques par le patient lui-même.

Quand Hélène Deutsch introduit en 1934 le concept de personnalité "comme si", la notion de borderline n'est pas encore forgée, aussi souligne-t-elle alors, dès le titre de l'article, "leurs rapports avec la schizophrénie"¹⁰⁸. Les sujets présentés dans son travail se caractérisent de donner une impression de complète normalité qui s'avère ne reposer que sur des capacités d'imitation hors du commun. "S'attachant avec une très grande aisance aux groupes sociaux, éthiques et religieux, écrite-elle, ils recherchent, en adhérant à un groupe, à donner contenu et réalité à leur vide intérieur et à établir la validité de leur existence au moyen d'une identification"¹⁰⁹. Elle constate que ses patients schizophrènes lui ont donné l'impression que le processus schizophrénique passe par une phase "comme si" avant de construire "la forme hallucinatoire". Elle note finement chez eux "une perte réelle de l'investissement d'objet", qui suggère une carence du fantasme fondamental, et une absence d'introjection de l'autorité, qui traduit sans doute une certaine approche de la forclusion du Nom-du-Père. Ce ne serait que par identification à des objets extérieurs qu'ils obtiendraient un précaire accès à la Loi. Il suffit en effet que des identifications nouvelles les orientent vers des "actes asociaux ou criminels" pour qu'ils deviennent délinquants. Leurs relations sociales apparemment appropriées semblent fondées sur un processus purement imitatif. Ils présentent, écrit-elle, "une attitude totalement passive à l'égard du milieu environnant, avec une vivacité très plastique à relever les signaux dans le monde extérieur et à se modeler et à modeler son comportement en conséquence. L'identification avec ce que les autres pensent et sentent est l'expression de cette plasticité passive et l'individu est capable de la plus grande fidélité et de la plus vile perfidie. N'importe quel objet fera l'affaire comme pont vers l'identification"¹¹⁰. H. Deutsch rapporte encore à la carence de l'assomption de l'autorité la fréquence des conduites perverses chez les patients "comme si". Leur fonctionnement génère parfois des perversions transitoires qui sont abandonnées dès que "quelque personnage conventionnel" vient proposer une nouvelle identification. De telles pratiques sexuelles, erratiques, plus subies que recherchées, liées au hasard des rencontres, n'évoquent en rien le sujet pervers. Celui-ci se spécifie d'être dans un rapport de certitude à l'égard de sa jouissance, sans commune mesure avec le flottement propre au "comme si".

¹⁰⁷ Weiss J. Clinical and theoretical aspects of "as if" characters. Journal of the american psychoanalytic association, 1966, 14, 3, p. 569.

¹⁰⁸ Deutsch H. Divers troubles affectifs et leurs rapports avec la schizophrénie [1942], in La psychanalyse des névroses. Payot. Paris. 1963.

¹⁰⁹ Ibid., p. 226.

¹¹⁰ Ibid., p. 225.

Parmi les exemples cliniques donnés par H. Deutsch, elle cite une femme mariée, âgée de trente ans, issue d'une famille où il y avait de nombreux psychotiques, qui se plaignait d'un manque d'émotions. "Malgré, écrit-elle, une bonne intelligence et une épreuve de la réalité parfaite, elle menait une existence factice et elle était toujours ce que le milieu environnant lui suggérerait d'être. Il apparut clairement qu'elle ne pouvait rien ressentir d'autre qu'une facilité passive à se diviser en un nombre sans fin d'identifications. Cet état s'était instauré sous une forme aiguë à la suite d'une opération pratiquée dans l'enfance, sans préparation psychologique. Au réveil de l'anesthésie, elle demanda si elle était bien elle-même, puis développa un état de dépersonnalisation qui dura une année et se transforma en une suggestibilité qui cachait une angoisse paralysante".

Cette dernière patiente, selon H. Deutsch, ne présente pas le syndrome comme si dans sa forme la plus caractéristique, sans doute en raison de l'épisode de dépersonnalisation. En fait, si l'on s'en tient à sa description princeps, il s'agit d'une pathologie quasiment introuvable dans sa forme pure. En 1965, elle n'hésite pas à affirmer: "Dans ma vie professionnelle depuis 1932, c'est-à-dire en trente-trois ans, je n'ai rencontré qu'une seule personne que je puisse considérer du type "comme si"¹¹¹. Sans doute s'agit-il de sa patiente "aristocratique", qui constitue la première observation de son article, "complètement fixée dans l'état comme si dès l'âge de huit ans", et qui oublia totalement plus tard son analyste, qui avait pourtant été l'un de ses objets d'identification¹¹². Dès lors chacun s'accorde à noter que le syndrome "comme si" constitue un trouble extrêmement rare.

Il est en outre parfois méconnu. Un auteur lacanien qui en décrit une remarquable observation, peut-être plus caractéristique encore que celles présentées par H. Deutsch, la range sous la notion de "psychotique hors-crise", assurément beaucoup plus large.

Il s'agit d'un patient nord-américain d'une trentaine d'années qui fit un an d'analyse avec C. Calligaris à Paris dans les années 80. Militaire combattant au Vietnam, il y fut décoré, et quitta normalement le service à la fin de sa période, "il décida de rentrer aux Etats-Unis de la façon la plus intéressante pour lui - bien que "intéressant" ne soit pas un terme qui fisse partie de son vocabulaire, il faut le noter. Quand il vint en analyse chez moi, écrit Calligaris, il n'était que sur le chemin du retour, mais n'était pas encore rentré aux Etats-Unis: il avait traversé la Birmanie et l'Inde où il avait séjourné longtemps, en se familiarisant avec les drogues, et finalement était arrivé en Europe où il rencontra une femme qu'il épousa. Cette femme était l'héritière d'une importante entreprise française. Il resta auprès d'elle, en France, participant à la direction administrative de cette entreprise.

Le symptôme qui amenait sa femme à l'envoyer en analyse était le suivant: marié avec elle, sans enfants, il était l'amant de sa belle-mère, ce qui, apparemment, constituait un problème pour sa femme,

¹¹¹ Weiss J, o. c., p. 581.

¹¹² Ibid., p. 582.

peut-être aussi pour la belle-mère, je ne sais pas, mais en tout cas pas pour lui. Toutefois, il vint et il resta en analyse pendant un an. La difficulté, c'est qu'il n'avait pas la moindre idée de ce pour quoi il venait. [...]

L'histoire s'est terminée ainsi: pendant un certain temps, je suis resté sans nouvelles de lui - il ne venait plus et je ne savais pas pourquoi - puis, un jour, j'ai appris qu'il était allé dans un bar, un bar quelconque où des gangsters, qui, apparemment, préparaient un coup, trouvèrent, je ne sais comment, qu'il avait la tête de l'emploi et lui proposèrent de se joindre à eux; il accepta. Le coup tourna mal, un bandit fut tué et lui fut arrêté [...]

Ce qui était extraordinaire chez cette personne, commente Calligaris, c'est qu'il était disponible pour n'importe quoi. Non pas par docilité, au sens où il aurait été facilement manipulable, mais au sens où n'importe quelle route, ou direction, pouvait lui paraître possible.

C'est ce qui se vérifie dans la fin de son histoire mais aussi au début de son aventure française, par exemple. Avoir été au Vietnam, avec une histoire lourde de combattant de terrain, puis hippy en Inde, avant de s'insérer dans la meilleure bourgeoisie française, il avait fait tout cela parfaitement [...]

De ce point de vue, la fin de l'histoire est significative. Il accepta - et pourquoi, diable, accepta-t-il?- de prendre part à l'attaque d'une banque, lui qui n'avait jamais commis d'acte criminel. La vérité est qu'il accepta parce que: "pourquoi pas?"

Il est intéressant de noter aussi que, dans le cadre de ses activités, par exemple diriger le département administratif d'une grande entreprise, il était parfaitement à la hauteur".

Calligaris souligne que "rien dans ce qu'il disait ne se présentait comme une forme de signification élective, mais tout avait une signification, au point qu'il pouvait dans n'importe quelles circonstances, être l'homme de la situation"¹¹³. L'analyste met l'accent sur le style d'errance de ce sujet pour qui toutes les significations pouvaient apparaître comme équivalentes. Une telle absence d'un point d'arrêt dans la diversité des significations révèle la carence du bouclage phallique de la signification ne permettant pas à un signifiant-maître de fonctionner comme principe organisateur. Malgré l'absence de manifestations phénoménales ordinairement rapportées à la psychose, une forclusion du Nom-du-Père en est déductible. Toutefois, il faut noter que la spécificité de la clinique psychanalytique à cet égard reste souvent mal connue, puisque Calligaris lui-même, d'une part ne fait aucune allusion au fonctionnement "comme si", d'autre part, rapporte honnêtement que dans cette circonstance il lui a fallu "de l'aide" pour poser un diagnostic de psychose.

¹¹³ Calligaris C. Pour une clinique différentielle des psychoses. Point Hors-Ligne. 1991, pp. 10-15.

Nicolas n'est pas sans évoquer le patient précédent, par son passé militaire, et par son aptitude à s'adapter aux circonstances les plus diverses. Lors de son adolescence, il entra dans la résistance, non par bravoure, ni par héroïsme, ni par conviction politique, pas même porté par un choix délibéré, mais essentiellement parce que, désœuvré, "il ne savait pas quoi faire". Il fit sauter des trains et mit sans crainte sa vie en jeu. La guerre achevée, ne sachant vers quoi s'orienter, il s'engagea dans l'armée, fit l'Indochine, puis l'Algérie. À l'encontre de certains de ses camarades, ce n'était ni un fou de guerre, ni un militant de l'Algérie française: il ne prenait pas la guerre au sérieux, mais il la faisait avec application. Soldat modèle, toujours volontaire pour les missions dangereuses, très apprécié par ses supérieurs, il fut décoré et atteignit le grade de sergent-chef. Rentré en France sans qualification il se trouve un peu désemparé. Un jour que tout va mal, sur un coup de tête, il s'improvise un métier, croupier, en se faisant passer pour tel avec un aplomb qui en impose au directeur d'un casino. Il exerce à la satisfaction générale pendant vingt ans. Pendant cette période, il rencontre dans un bal une ouvrière avec laquelle il se marie. À 50 ans, il quitte son emploi, sans en préciser la raison, de sorte qu'il se trouve confronté à une situation matérielle difficile. Il parvient alors de nouveau à se faire embaucher en usant d'une méthode assez semblable à celle utilisée précédemment: il réussit à tromper un chef d'entreprise grâce à un coup de bluff non prémédité. Il se fait passer pour un ouvrier qualifié alors qu'il ignore tout du métier. Il s'adapte ensuite remarquablement en apprenant sur le tas. Il donne satisfaction à ses employeurs pendant plusieurs années avant de démissionner pour monter un commerce avec ses économies sur l'instigation de sa femme. Mal lui en prit. Cet homme de devoir est peu apte à prendre des initiatives. Il dilapide assez vite son argent, si bien qu'il prend sa retraite dès qu'il le peut. C'est alors, à 60 ans passés, qu'il connaît des hospitalisations répétées faisant suite à des impulsions éthyliques graves, mettant parfois sa vie en danger, conduisant souvent à le recueillir sur la voie publique. Nicolas n'a jamais présenté de symptôme psychotique manifeste, cependant, comme il le souligne lui-même, "il s'arrange de tout", son existence se caractérise par une adaptation originale, à la fois parfaite et inefficace, à la diversité de situations beaucoup plus rencontrées que recherchées. Il fut un résistant exemplaire, il aurait aussi bien fait un milicien convenable, pour peu qu'il ait subi d'autres influences. Il est en outre très remarquable qu'il se soit toujours sorti des situations les plus difficiles avec un aplomb stupéfiant, tant à la guerre que dans sa vie professionnelle. Il sympathisait aisément avec les grands personnages rencontrés tant en Indochine que dans les casinos. Nullement impressionné par les figures éminentes. Cet homme-là ne craint rien. Il est inentamable. Ni lui ni l'Autre ne sont décomplets. Quoi que veuille l'Autre, il y consent pleinement, quitte à sacrifier jusqu'à son être si les circonstances l'exigeaient. La castration n'a aucune prise sur lui. La carence de la négativation phallique ne suscite pas de troubles de langage manifestes, pourtant il présente une sorte de tic verbal qui le conduit à insérer, comme une ritournelle, l'expression "si vous voulez bien" dans la plupart de ses développements. Le vouloir de l'autre semble en effet constituer ce sur quoi se règle en permanence sa normalité sans faille. En une seule circonstance, il lui arrive de ne pas être en mesure de consentir au désir de l'Autre: quand il se confronte à celui de sa femme. C'est toujours à la suite de

querelles avec celle-ci qu'il se trouve porté soit à une déchéance éthylique, soit à de courtes errances. Il vint docilement se confier à un analyste pour suivre un conseil médical, mais ce fut sans lendemain.

L'existence de Nicolas ne laisse rien discerner d'une orientation sur un idéal commandé par le signifiant-maître. La carence de celui-ci se manifeste par une certaine inconsistance des identifications mais aussi par le peu de poids des significations portées par le sujet. Certains traduisent cela par un sentiment d'être vide. Il leur arrive parfois de percevoir clairement qu'ils ne disposent pas de repère sûr pour s'orienter dans l'existence. "Tout peut m'intéresser, me disait Arielle, mais rien ne reste, il n'y a pas de moteur". La jouissance du sujet n'est pas localisée, le fantasme fondamental n'est pas en place.

Ces phénomènes sont décrits avec une grande finesse par Fritz Zorn dans un ouvrage autobiographique où il relate sa lutte contre le lymphome qui est en train de l'emporter. Avant l'éclosion de celui-ci, Zorn ne se soutient que de ce qu'il nomme lui-même un "moi simulé" dont il décrit les branchements avec une remarquable précision. En tout point, il pensait devoir suivre l'opinion de ses parents, ceux-ci lui paraissaient avoir toujours fondamentalement raison. "Je pouvais parfois être d'un autre avis sur certains détails, écrit-il, mais mettre réellement en question leurs actions ou leurs pensées, cela je ne le faisais pas"¹¹⁴. Il fut éduqué, non seulement à se conformer au discours familial, mais plus encore à toujours adopter le jugement des autres, de sorte qu'il ne devait jamais "risquer de dire quelque chose qui ne fût pas assuré de l'approbation générale". Il considère en avoir perdu "toute aptitude à la spontanéité"¹¹⁵. Derrière la façade d'un moi conformiste, calqué en miroir sur les proches, le sujet s'avère incapable de procéder à des choix, parce que de choix il n'y a pas, faute de fantasme fondamental pour les instaurer. "En ce temps-là, précise-t-il, je n'avais pas de jugement, pas de préférences personnelles et pas de goût individuel, au contraire, en toutes choses je suivais le seul avis salubre, celui des autres, de ce comité de gens dont je reconnaissais le jugement [...] Naturellement, cette recherche constante de l'opinion juste et seule salvatrice conduisit rapidement à une grande lâcheté en matière de jugement, si bien que ma peur de prendre parti, devenue excessive, empêchait toute prise de conscience spontanée. A la plupart des questions qu'on me posait j'avais coutume de répondre que je ne savais pas, que je ne pouvais pas en juger ou que cela m'était égal; je ne pouvais donner de réponse que lorsque je savais d'avance qu'elle pouvait correspondre au canon salvateur. Je crois qu'en ce temps-là j'étais un véritable petit Kant effarouché, qui croyait toujours ne pouvoir agir qu'en parfait accord avec la loi générale"¹¹⁶.

Certes, si le patient de Calligaris peut être considéré comme une observation très pure du syndrome "comme si", il n'en va pas tout à fait de même pour Zorn. Celui-ci se plaignant de son "moi simulé", il présente une ébauche de sentiments de dépersonnalisation qui ne sont pas compatibles avec le phénomène dégagé par H. Deutsch dans l'acception stricte qu'elle s'en est formée. Or elle-même

¹¹⁴ Ibid., p. 113.

¹¹⁵ Ibid., p. 40.

¹¹⁶ Ibid., p. 43.

nous indique qu'il y a lieu de contester celle-ci quand elle affirme en 1965 n'avoir jamais rencontré qu'une seule personne du type "comme si" en trente-trois ans de pratique. A trop restreindre le syndrome elle le rend quasiment introuvable. Il s'agit sans doute de l'une des raisons pour lesquelles sa remarquable découverte clinique est restée peu connue.

L'imposture pathologique.

Elle mérite à mon sens d'être replacée dans un plus large contexte. Elle constitue un îlot spectaculaire dans un vaste champ: celui des modes de branchements imaginaires auxquels le sujet psychotique peut recourir pour compenser la carence de la fonction du signifiant-maître. Le fonctionnement "comme si" tend à remédier à l'inconsistance de la signification, à la carence du fantasme fondamental et, dans le champ des identifications, au défaut du trait unaire. Plutôt que de le restreindre au type d'H. Deutsch, il semble heuristique de montrer l'extension des mécanismes "comme si" en tant que modes de stabilisation fréquemment utilisés par le psychotique. Le champ de cette clinique s'avère en fait si étendu qu'il ne saurait être question de le parcourir dans ce travail. Tentons cependant d'en indiquer certaines bornes, d'une part dans une sorte d'au-delà du "comme si", où l'on rencontre un trouble plus spectaculaire encore, l'imposture pathologique, d'autre part dans une sorte d'en-deçà, où le "comme si" se fait discret chez des sujets dont on note surtout l'inconsistance ou l'étrangeté. L'un et l'autre de ces phénomènes ne possèdent pas la même importance clinique: la fréquence du second est sans commune mesure avec la rareté du premier.

Hélène Deutsch et Phyllis Greenacre auxquelles on doit de belles études psychanalytiques sur les imposteurs, produites dans les années 50, ont toutes deux notées de nombreuses convergences entre ces sujets et les personnalités "comme si". Le point commun réside dans l'étonnante plasticité des identifications. Un exemple fascinant rapporté par H. Deutsch est celui de Ferdinand Damara. Après s'être enfui de chez lui, il devint tour à tour professeur de psychologie, moine, soldat, marin, citoyen assermenté faisant fonction de chef de police, psychiatre et chirurgien - toujours sous le nom d'un autre homme. "Avec une habileté et un art presque incroyable il obtenait chaque fois un certificat d'expert et faisait usage d'une science apprise *ad hoc* si brillamment qu'il était capable de perpétrer ses supercheries avec un succès complet. C'était toujours "accidentellement", jamais par des erreurs commises, qu'il était découvert comme imposteur"¹¹⁷. Greenacre relate une observation personnelle moins spectaculaire mais beaucoup plus commune à la rubrique des faits divers. Il s'agissait d'un patient qui avait à maintes reprises usurpé l'identité d'un médecin. "Il prenait des rendez-vous et recevait des malades à l'hôpital, sans autre qualification que celle qu'il avait reçue en tant qu'infirmier pendant la seconde guerre mondiale. Comme il avait auparavant observé, avec beaucoup d'acuité, nombre de procédés et d'opérations chirurgicales qu'il était capable de reproduire de façon tout à fait

¹¹⁷ Deutsch H. L'imposteur: contribution à la psychologie du moi d'un type de psychopathe [1955], in La psychanalyse des névroses. Payot. Paris.1963, p. 278.

honorable, il était bien vu des collègues compétents avec lesquels il travaillait. Néanmoins il échoua faute de précautions à l'égard de ceux qui pourraient le découvrir, précautions que n'importe quel escroc perspicace ou bon conspirateur aurait certainement prises. Pendant la période active de l'imposture, il était calme, placide, heureux". Elle note que les aptitudes contradictoires des imposteurs les rendent parfois énigmatiques: ils donnent le sentiment de combiner habileté et force persuasive avec folie pure et bêtise¹¹⁸.

L'article d'H. Deutsch est centré sur un patient nommé Jimmy qu'elle eut en psychothérapie de soutien pendant huit ans. Celui-ci n'était pas un imposteur extravagant, ses diverses identités possédaient un fragile support: un projet d'acquisition de ferme suffit à faire de lui "un gentilhomme campagnard", la constitution d'un salon littéraire le promut "grand écrivain", il dépensa des sommes importantes pour tenter de devenir "producteur de films", il réalisa de petites inventions pour se faire confectionner des cartes de visite avec le qualificatif "inventeur", etc. En fait, "sa prétention à être un génie était souvent si persuasive que beaucoup de gens s'y laissaient prendre pendant une courte période".

Les identités usurpées par les imposteurs possèdent en commun d'être au service d'une valorisation narcissique rapide, nécessitant peu d'efforts, qui promet un moi idéal exalté, parant à la carence de l'idéal du moi. La proximité de ces phénomènes avec la psychose ne manque pas d'être discernée par H. Deutsch, à propos de Jimmy, quand elle note la carence de la libido objectale et la présence d'idées paranoïdes qui la conduisent à envisager l'hypothèse d'une "schizophrénie naissante". De surcroît Greenacre note chez les imposteurs non seulement une propension aux calembours et aux jeux de mots, mais aussi des traits paranoïaques, tels que le fantasme de toute-puissance et la revendication de recouvrer "sa position légitime". Elle considère avec perspicacité que l'imposture pathologique possède deux fonctions: celle de réaliser un meurtre du Père et celle de procurer un sentiment temporaire d'achèvement de l'identité.

Elle discerne un déséquilibre grave de la relation œdipienne reposant sur le fantasme d'avoir vaincu le Père, de sorte que "toute possibilité d'identification avec lui" serait fermée. Le sujet, écrit-elle, s'imagine alors "pouvoir impunément *suppléer* * son père". Chacun notera qu'en usant de formulations prises au mythe œdipien on ne saurait guère mieux évoquer la forclusion du Nom-du-Père. Qui plus est, elle souligne une des conséquences majeures de cette forclusion, la réduction du rapport à l'autre à la pure relation duelle, quand elle note l'intensité du lien à la mère, allant jusqu'à faire mention d'une incorporation psychologique du sujet à celle-ci.

¹¹⁸ Greenacre P. The impostor [1958], in *Emotional growth*. International University Press. Traduction française, in *L'identification*. Tchou. 1978.

* Je souligne le terme.

La proximité de l'imposture pathologique et du fonctionnement "comme si" apparaît nettement quand on constate avec Greenacre que la première participe d'une lutte pour soutenir une identité précaire. "Il faut absolument, affirme-t-elle, que l'imposteur-type ait des spectateurs. C'est grâce à eux qu'il peut se faire une idée positive, réelle de lui-même; sa valeur prend d'autant plus d'importance qu'il est incapable de s'en assurer d'une autre manière. Le fait que les impostures aient souvent une signification sociale s'explique par ce phénomène de quête d'un auditoire dans lequel le (faux) Moi se reflète. Pour l'imposteur, la réussite de la supercherie a tendance à renforcer à la fois la réalité et l'identité"¹¹⁹. Le branchement sur une image de l'autre qui reflète celle du sujet s'avère aussi nécessaire à l'imposteur qu'au fonctionnement "comme si". Toutefois, dans le premier cas, l'autre est passif, il n'est convoqué que pour confirmer un moi idéal exalté, dans le second, la dynamique semble venir de l'autre, sur les idéaux duquel le sujet se repère. Dans ce dernier cas le processus est plus élaboré: il y a une tentative pour se frayer un accès dans le champ des images vers l'instance symbolique de l'idéal du moi. Le sujet "comme si" se montre le plus souvent apte à faire des efforts pour se conformer à l'image idéale sur laquelle il se repère. Rien de semblable chez l'imposteur qui tel Jimmy "était incapable d'un effort orienté vers un but parce qu'il était incapable de retarder le moment d'atteindre le but escompté".

À partir de cette clinique, l'indication de Lacan donnée en 1956, selon laquelle le sujet psychotique peut se soutenir d'une identification par quoi il a assumé le désir de la mère, semble moins être à concevoir dans l'histoire particulière que dans la structure. Pour la problématique de l'époque, c'est au phallus que le désir de la mère est référé. L'imposteur révèle clairement qu'il s'agit d'une image phallique inentamée, une image de complétude, qui n'est en rien marquée par la castration. S'il arrive que cette image ne soit plus confortée par un autre, que la tension entre le moi idéal et ce qui tient lieu d'idéal du moi se trouve rompue, alors adviennent des circonstances favorables au déclenchement de la psychose.

Les cliniques spectaculaires de l'imposteur pathologique et du fonctionnement "comme si" possèdent le mérite de dégager les déterminants essentiels des modes de compensations imaginaires des psychotiques. Toutefois les plus fréquentes sont aussi les plus discrètes.

Le branchement sur un proche.

Ce qui retient l'attention dès les premiers entretiens chez Arielle est son élégance. Cette jeune femme apporte un soin extrême à son image. Elle n'a jamais présenté de symptôme psychotique manifeste. Selon son entourage elle exerce son métier et ses fonctions de mère de famille de manière satisfaisante. Pour les autres elle paraît adaptée et heureuse, mais pour elle rien n'a de sens. "Chaque moment est bien, dit-elle, pourtant l'ensemble de la journée ne l'est pas: le un plus un plus un ne se fait

¹¹⁹ Greenacre P., o. c., p. 274.

pas". Elle ne dispose pas de la fonction phallique pour assurer le bouclage de la signification. Aussi est-elle contrainte de se tourner vers les autres pour s'orienter dans l'existence. "Quand les gens s'intéressent à moi, confie-t-elle, ça me porte un peu, mais si peu". Le soin pris à son image ne s'enracine guère en une volonté de séduire: il s'agit plutôt pour elle de masquer ce qu'elle nomme "le tas de boyaux". Parfois, confie-t-elle, pour me rassembler, je me regarde dans une glace, j'y vois ce que les autres voient". Cette formule indique que son regard sur elle-même se règle d'après l'opinion des autres, ce qui lui suggère le plus souvent d'adopter une attitude conformiste. "Je tiens par l'image, note-t-elle, si bien qu'il m'arrive de me demander ce que j'aurais fait si j'avais été aveugle, j'aurais peut-être été complètement confuse". Si Arielle s'avère bien adaptée, et si elle ne présente pas le fonctionnement "comme si", elle le doit pour une grande part à la présence de son mari. Ce qu'elle l'exprime en une formule lapidaire: "je ne tiens à rien et pourtant je suis très dépendante de mon mari. C'est paradoxal". Elle précise: "je ne supporte pas qu'on attaque mon mari: c'est comme scier la branche sur laquelle je suis assise. Je m'alimente à ses pensées".

Pourtant Arielle affirme par ailleurs n'avoir découvert la souffrance qu'après son mariage. Lors de son enfance et de son adolescence, elle écartait aisément les problèmes, elle mettait les gens dans sa poche, elle s'arrangeait pour que l'avenir soit le bonheur. "Je m'appuyais sur mon nom", observe-t-elle, en effet son patronyme de naissance évoque une idée de jeunesse et de gaieté. Nommons-là "Jouvence". "J'étais gaie, insouciant, chouchoutée par mes professeurs, on plaisantait souvent de manière agréable sur mon nom, j'étais une sorte d'eau de jouvence. Dès toute petite je puisais là une détermination à être heureuse". La propension à la substantivation du patronyme, souvent notée chez des sujets de structure psychotique, avait été mise par Arielle de manière originale au service de repères imaginaires stabilisants. "Or, poursuit-elle, après mon mariage, quand j'ai perdu le nom de mon père, et surtout l'omniprésence de ma mère, je suis tombée malade"¹²⁰. Il faut noter qu'elle trouvait aussi du côté de sa mère un soutien d'importance. "Je n'ai pas de désir, constate-t-elle en une phrase remarquable, mais c'est le contraire de celui de ma mère". Elle précise que dans son enfance, sous son air insouciant et gai, elle s'est toujours efforcée de faire le contraire de sa mère. "C'était quelqu'un de plaintif, toujours en train de faire son ménage, tandis que j'étais joyeuse et bordélique". Il semble que le signifiant patronymique, pris à la lettre, ait permis à Arielle de ne pas être prise en une relation trop mortifère à sa mère, en lui ouvrant la possibilité de s'orienter en s'opposant à celle-ci. Après le mariage, "mon mari s'est occupé de moi, il m'a ramassée comme une loque, il a pris la place de ma mère. Maintenant j'ai besoin de sa présence pressante et même parfois contraignante". Toutefois, aujourd'hui encore, quand ce soutien défaille, Arielle se découvre dominée par "un attrait pour le rien", alors, précise-t-elle, "j'aspire à me poser là comme un végétal et à me satisfaire de mon inertie; je n'aspire plus à rien d'autre qu'à rien". Elle n'est pas alors envahie par une jouissance Autre: elle s'éprouve séparée de son être de jouissance: comme une marionnette, dit-elle, dont on aurait coupé les ficelles.

¹²⁰ Le patronyme d'Arielle acquis par son mariage ne se prête plus aux associations sur le bonheur auxquelles le précédent était propice.

Tout indique que ces moments-là sont surmontés grâce à la stabilité de la relation conjugale qui fait obstacle à une dérive des identifications imaginaires. L'amour et le désir du mari permettent à Arielle de maintenir un voile phallique porté sur son être et contribuent à soutenir sa capacité à se faire représenter au champ de l'Autre. De surcroît les idéaux du mari orientent le champ de la signification et instaurent des bornes à la jouissance du sujet.

Rien qui appartienne là en propre à la position féminine. Lucien le démontre. Il a une cinquantaine d'années, il est bien adapté socialement, malgré la persistance de quelques voix apparues quinze ans auparavant lors d'un grave épisode mélancolique. Toutefois il reste fondamentalement incertain de tout. Parfois ses voix lui apportent de l'aide, en lui donnant des conseils, qu'il suit volontiers; parfois cependant elles le déprécient et l'injurient, de sorte qu'il ne peut leur accorder une totale confiance. Dans son entourage, seule sa femme connaît l'existence de ces voix, et il aura fallu plus d'un an pour qu'il m'en fasse part. Sa vie professionnelle le stabilise tant qu'il accepte de se régler sur des figures d'autorité. Mis à part un certain évitement des relations sociales, rien dans son comportement ne laisse supposer qu'il s'agit d'un sujet présentant encore quelques troubles. Parfois cependant des questions l'assaillent. "Heureusement qu'il y a ma femme, note-t-il, elle a toujours la bonne réponse, elle me rassure. Parfois quand elle me parle, j'oublie tous mes soucis. Sans elle, je ne sais pas où je serais". Il n'a jamais fait état de quelque sentiment amoureux présent ou passé à l'égard de son épouse; mais il est très conscient que son équilibre est conditionné par la présence de celle-ci à ses côtés.

Cependant, même au sein d'une relation conjugale apparemment stable, les conditions d'un branchement stabilisant ne sont pas toujours réalisées. L'époux de Jacqueline se prête moins à la soutenir que celui d'Arielle. "Il faudrait que mon mari m'aide, me dit-elle, il a beaucoup de puissance sur moi. J'ai besoin de quelqu'un pour me retrouver, ses paroles ont beaucoup de poids. Mais il me stresse. Il ne m'aime pas". Elle constate que depuis plus de dix ans il constitue son principal soutien dans l'existence tout en se révoltant contre cette situation. "Je suis trop dépendante de lui: il ne me respecte pas". Bien loin de conférer à son image une valeur agalmatique, il semble plutôt viser son être. "Il me trouve nulle, dit-elle, il me traite comme sa chose". Dès lors sa vie lui paraît "incertaine et ennuyeuse". Elle se présente souvent comme une obsessionnelle, cependant l'incapacité à choisir dont elle se plaint n'est pas celle du névrosé incapable de se décider entre plusieurs objets également attrayants, pour elle aucun des possibles ne la retient vraiment. Ses rares projets sont à l'évidence irréalistes. Ses récriminations contre son mari ne sont guère suivies d'effets. Elle donne plus une impression d'inconsistance que celle d'un miroitement comme si. Sa "nullité" lui est trop présente.

Quelques années après l'avoir perdue de vue, j'ai appris qu'elle s'était jetée du haut d'une tour.

Ce que peut parfois obtenir la relation amoureuse, quand les circonstances sont favorables, les groupes sociaux fortement structurés autour d'un idéal peuvent aussi le réaliser. L'attrait exercé par les sectes sur certains sujets cultivés trouve là une de ses raisons. De même on conçoit les séductions de la vie militaire ou monacale pour les psychotiques. En fait tout indique que de nombre d'entre eux, grâce à des identifications imaginaires stables, parviennent à cadrer leur existence et réussissent à parer à la psychose déclarée. Dans cette perspective le fonctionnement "comme si" s'avère révéler, non pas le plus exemplaire de ces mécanismes de compensations, mais bien un mode de défaillance de ceux-ci.

Il n'y a pas lieu d'instaurer des limites infranchissables entre le "comme si" et la dépersonnalisation, en suivant l'opinion d'H. Deutsch, ni même de dissocier le signe du miroir de ces derniers phénomènes. Quand ils surviennent chez le psychotique, il convient plutôt de les rassembler au sein du vaste ensemble des troubles de l'identité suscités par la carence de l'identification primordiale au trait unaire. Une observation de Minkowski montre d'ailleurs qu'ils peuvent coexister. Il s'agit d'un jeune homme de 26 ans sorti d'une école supérieure. Pendant un an il présente "un état de dépression très accusé" associé à de sévères sentiments de dépersonnalisation. "Je ne me sens plus, constate-t-il. Je n'existe plus. Quand on me parle, j'ai la sensation qu'on parle à un moi [...] J'ai, à mon propre sujet, la sensation de personnalité absente. En somme, je promène mon ombre [...] Le médecin lui demande s'il était sorti la veille. Il répond: 'Justement je ne suis pas sorti, c'est comme si un type quelconque était sorti et non pas moi [...] Je me fais l'impression d'un type qui est assis et qui cause mais qui en somme n'est pas identique avec moi. Je ne me sens pas le droit d'employer les expressions 'Je' et 'moi'; elles ne correspondent à rien de précis pour moi."¹²¹ Le sentiment d'inconsistance donné par certains sujets psychotiques prend ici une forme extrême. Il est vrai que dans ce cas les troubles sont à situer dans l'au-delà du déclenchement. Ce jeune homme ne dispose pas de la fonction du signifiant maître pour lester l'idéal du moi. Il n'est pas en mesure de se compter comme Un. Il ne dispose plus guère que de quelques repères imaginaires auxquels il tente d'accrocher son être. Or il les cherche par l'entremise de deux phénomènes déjà rencontrés. Il présente d'abord des ébauches du signe du miroir. "Il faut que je me regarde, confie-t-il à certains moments, pour m'assurer que c'est moi." Toutefois, en certaines circonstances, il ne se reconnaît plus dans la glace : "je ne retrouve plus mon image, je ne me rappelle plus de m'être vu dans une glace". Il ne conserve que la sensation de promener son ombre. Il témoigne en outre d'une forme pauvre du fonctionnement "comme si". "Après dîner, rapporte-t-il, quand les autres se lèvent de table, je les suis automatiquement, entraîné par leurs mouvements. Je suis le reflet des autres. En somme, je vibre avec les gens, je reflète leurs vibrations; ce sont leurs vibrations qui me font vibrer moi-même, je ne vibre plus tout seul.[...] Dans une conversation c'est mon interlocuteur qui me fait parler. Je suis comme un fantôme, mais un fantôme magnétique, attiré automatiquement par les divers événements qui se déroulent dehors". Il décrit là une sorte de diffraction à l'infini de ce qui tient lieu d'idéal du moi: il ne dispose plus de significations

¹²¹ Minkowski E. Le temps vécu. Etudes phénoménologiques et psychopathologiques [1933] Gérard Monfort. Brionne. 1988, pp. 304-306.

privilégées pour arrêter la dérive des images. Ce sujet psychosé montre clairement que le signe du miroir et le fonctionnement "comme si", alors associé à la dépersonnalisation, constituent des tentatives pour remédier à la carence de la fonction du trait unaire, mais des tentatives à situer du côté des modes de compensation les moins achevés.

Certes, une extension fort large est alors conférée au "comme si", de prime abord peu compatible avec l'acception restreinte d'H. Deutsch, qui affirme en 1965 l'extrême rareté de la personnalité "comme si", pourtant elle-même, dix ans plus tôt, notait tout au contraire: "Le monde est peuplé de personnalités "comme si" et plus encore d'imposteurs et de simulateurs. Depuis que je m'intéresse à l'imposteur, il me poursuit partout. Je le trouve parmi mes amis et mes relations aussi bien qu'en moi-même"¹²². Si elle oscille ainsi entre deux positions, d'ailleurs toutes deux justifiées, c'est qu'elle discerne, quand elle étend le concept, qu'elle décrit par son entremise le procès des identifications imaginaires, en effet discernable dans la constitution en pelure d'oignons du moi de tout un chacun; en revanche, quand elle en restreint vigoureusement l'acception, elle objective un tableau clinique, il est vrai fort peu fréquent, mais exemplaire pour appréhender certains modes de stabilisation du psychotique.

Il existe une gradation parmi ceux qui tentent de remédier à la carence de la fonction du trait unaire. La plus pauvre est l'autoscopie du signe du miroir. La plus haute donne une consistance à un moi idéal de nouveau en mesure de s'orienter sur un tenant-lieu d'idéal du moi. Les signifiants de ce dernier ne sont certes pas chevillés au sujet psychotique, d'où la possibilité de leur variabilité et de leur fractionnement, mais il peut les rencontrer portés par l'image idéale d'un semblable.

Quand la marque du trait unaire ne se porte pas sur l'être de jouissance du sujet, en raison de la diffraction du S1, la fixation de l'être n'est pas assurée, de sorte qu'il ne dispose que de masques labiles pour asseoir son identité. A l'égard de ceux-ci le sujet éprouve le sentiment d'un manque de connexion stable et solide. Il en résulte fréquemment un sentiment d'inconsistance lié à la mollesse de ses identifications.

La clinique du dysfonctionnement de l'identification au trait unaire trouve dans le signe du miroir l'une de ses formes extrêmes. L'insistance de l'autoscopie doit sans doute être rapportée au caractère énigmatique que prend alors une image en train de se vider de signification. Elle devient étrange, le sujet peine à la reconnaître comme lui appartenant. En perdant tout attrait phallique, elle laisse discerner l'horreur qu'elle masquait. A ce moment peut se produire une mort du sujet. Pour combler la béance entrevue parfois surgissent des significations délirantes. Le signe du miroir se situe aux limites de la structure psychotique hors-déclenchement. Il témoigne plus souvent d'une défaillance des identifications imaginaires que d'une tentative pour soutenir leur brillance phallique.

¹²² Deutsch H. L'imposteur, o.c., p. 285.

Dans l'imposture pathologique le sujet s'accroche à un moi idéal narcissique qui ne porte nulle trace de négativation phallique. Il ne s'oriente nullement sur les significations de l'Autre: la fonction de l'idéal du moi est totalement inopérante. Les autres ne sont convoqués que pour conforter l'image idéale. Le masque est trop mal arrimé pour que l'imposture puisse durer: il est de règle que le sujet fasse en sorte qu'elle soit découverte et que se révèle sa déchéance.

Le fonctionnement "comme si" témoigne d'un fonctionnement plus élaboré. En prenant appui sur les idéaux d'un semblable, le sujet maintient une ouverture à la dimension de l'Autre, ce qui lui donne accès à un tenant-lieu d'idéal du moi. Dès lors, à l'encontre de l'imposteur, il parvient parfois à s'imposer des efforts et à accepter des contraintes. En fonction du modèle identificatoire adopté, il sera citoyen honorable aussi bien que délinquant. Parfois l'un et l'autre selon les circonstances. Ce fonctionnement, rare dans sa forme pure, peut se dégrader en "fantôme magnétique"; mais il peut aussi se dépasser grâce à une identification qui parvient mieux que d'autres à compenser la fonction paternelle. Il semble qu'une des conditions majeures tienne au caractère exigeant de celui qui l'incarne par quoi se trouvent mises en place des limites à la jouissance du sujet. Le respect de celles-ci soutient le moi idéal dans sa fonction de masque porté sur l'horreur de l'être de jouissance. On conçoit dès lors que la rencontre d'un maître convienne fort bien à arrêter le fonctionnement "comme si"; tandis que la mansuétude de la femme du patient de Calligaris, tolérant la liaison de son mari avec sa mère, a sans doute précipité celui-ci dans la déchéance.

Pour qu'une identification imaginaire parvienne à stabiliser durablement un sujet psychotique, il faut que certaines conditions soient remplies. Les préciser nécessite des études complémentaires. Il apparaît cependant que ces identifications sont porteuses d'idéal, de sorte qu'elles limitent et localisent la jouissance. En outre, il est fréquent que des satisfactions pulsionnelles soit au principe du lien qui unit ces sujets à leur objet d'identification prévalent. On ne saurait dès lors douter que les mécanismes imaginaires qui dominent la symptomatologie ne fonctionnent pas de manière autonome: ils sont articulés à l'économie de la jouissance. Dans les formes les plus élaborées de ces processus de stabilisation, les identifications imaginaires paraissent en connexion avec le réel. Restaurent-elles un nouage de la structure du sujet? Lacan semble faire l'hypothèse d'un phénomène assez comparable quand il envisage la possibilité qu'à "trois paranoïaques pourrait être noué au titre de symptôme un quatrième terme qui se situerait comme personnalité, distincte au regard des trois personnalités précédentes, et leur symptôme"¹²³. Cette dernière personnalité ne serait pas elle-même nécessairement paranoïaque, tandis que la chaîne pourrait comporter "un nombre indéfini de nœuds à trois". Cette conjoncture, lors de laquelle une personnalité, notion qui met l'accent sur le moi du sujet, porterait pour d'autres le poids de jouissance propre au symptôme, serait sans doute à chercher au sein de

¹²³ Lacan J. Le sinthome. Séminaire du 16 décembre 1975, in *Ornicar?* Bulletin périodique du champ freudien. Juin-Juillet 1976, 7, p. 7.

communautés qui se prêtent plus que d'autres à fournir de solides identifications à des sujets de structure psychotique: sectes, groupes religieux, militaires ou politiques. Il semble que les identifications imaginaires du psychotique soient d'autant plus stables que leur connexion avec le réel soit serrée. Arielle l'indique quand elle constate sa difficulté à soutenir son être lors d'absences prolongées ou inhabituelles de son mari. "Dans ces cas-là, confie-t-elle, je continue à effectuer mes activités habituelles, rien ne transparaît extérieurement, mais à l'intérieur, c'est le chaos, je ne suis plus qu'une enveloppe vide". Il est manifeste que la jouissance se trouve localisée sur son partenaire, de sorte qu'Arielle ne présente aucun signe de psychose clinique: elle n'est pas envahie par l'objet a. Pourtant cet objet n'est pas perdu, un processus de séparation n'est pas intervenu, c'est pourquoi la présence du mari s'avère essentielle. L'objet a n'est pas voilé par l'image de l'autre: il est pris en celle-ci. "Je sais que je ne peux pas demander cela à mon mari, observe Arielle, mais l'idéal serait qu'il soit toujours présent, qu'il ne me quitte jamais". Que son être se situe non pas dans le manque de l'Autre, mais dans son mari incarné, elle l'exprime encore clairement quand elle constate que l'absence prolongée de ce dernier équivaut pour elle à "la mort de l'âme". Elle sait maintenant que c'est à se régler sur les idéaux de son mari qu'elle parvient à s'orienter dans le champ des significations. Elle trouve par là des bornes à sa jouissance de l'inertie. « Je n'ai de tranquillité qu'à me conformer à ce que mon mari attend de moi ». Il semble que ce soit en parvenant à opérer un cadrage de l'objet a que les identifications imaginaires du psychotique réussissent à le stabiliser.

La cure des psychotiques ordinaires pose des problèmes souvent peu aperçus. Ils sont encore accrues quand on les range dans les notions fourre-tout d'état-limite, de schizophrénie latente ou de dépression. Ces catégories syndromiques ne permettent pas la mise en place d'une direction de la cure appropriée. Elles sont généralement associées à des conduites thérapeutiques à tout faire qui méconnaissent que la place de l'analyste dans le transfert se trouve déterminée par la structure du sujet.

La clinique de la psychose ordinaire est restée dans les limbes chez Freud. Certes, il fallait concevoir la forclusion du Nom-du-Père pour qu'elle prenne son essor, mais aussi sans doute le nœud borroméen, car il s'agit d'une clinique de connexions et de déconnexions, non d'une clinique du conflit. Ce n'est qu'au terme de son enseignement que Lacan rompt nettement avec cette dernière, ne privilégiant plus par exemple le symbolique par rapport à l'imaginaire, mais insistant sur l'équivalence des trois éléments: réel, imaginaire et symbolique. "La clinique des nœuds, souligne J-A Miller, est une clinique sans conflit. [...] C'est une clinique du nouage et non de l'opposition, une clinique des arrangements qui permettent la satisfaction et qui conduisent à la jouissance. Il y a une difficulté, mais il n'y a pas de conflit. La structure même des nœuds ne permet pas de faire surgir la dimension du conflit.[...] Dans cette clinique, il ne s'agit donc pas de résoudre le conflit, comme chez Freud, mais de trouver un nouvel arrangement, d'arriver à un fonctionnement plus ou moins coûteux pour le sujet"¹²⁴. Cette nouvelle clinique oriente la cure, non plus vers l'interprétation des symptômes du sujet

¹²⁴ Miller J-A. Le séminaire de Barcelone sur *Die Wege der Symptombildung*, in *Le symptôme-charlatan*. Seuil. Paris. 1998.

psychotique, mais, soit vers l'invention de suppléances, soit vers un soutien apporté à des modes de stabilisation déjà en place. La connaissance encore sommaire de l'étonnante diversité des formes cliniques de la psychose ordinaire ne trouvera des prolongements qu'en acceptant de la prendre en considération.